

BATILDE,

O U

L'HÉROÏSME

DE L'AMOUR,

DRAME

En cinq Actes & en Vers,

Par Mr. DYSEMBART DE LA FOSSARDRIE.

Qui l'ignore est heureux: qui le dompte est illustre.
HENR. *Chant IX.*



A TOURNAY,

Chez ADRIEN SERRE', Imprimeur & Libraire,
sur la Place.

M. DCC. LXXV.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

CLOVIS II. Roi de France.

ARCHAMBAUD, Maire du Palais, Amant de Batilde.

RANULPHE, Seigneur Austrasien, Ami d'Archambaud, aussi Amant de Batilde.

GALSONTE, Sœur d'Archambaud.

BATILDE, Esclave, Fille d'Edmond.

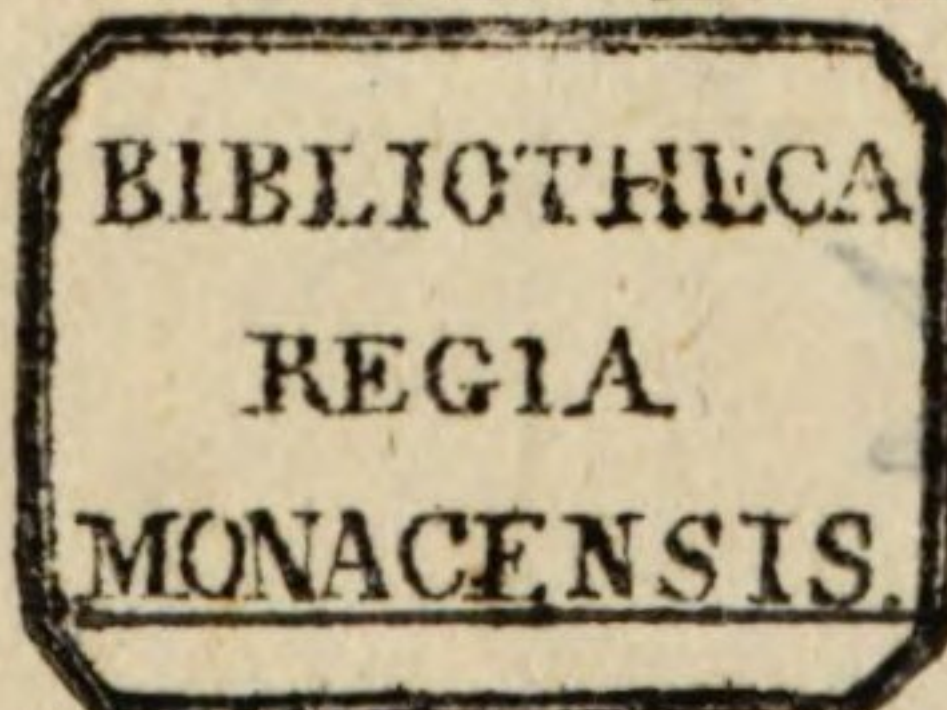
EDMOND, Esclave, Pere de Batilde.

EMMA, Esclave, Amie de Batilde.

PLUSIEURS ESCLAVES.

SUITE DE COURTISANS.

GARDES ET LE PEUPLE.



*La Scène est au Palais
de Neustrie.*

ERRATA.

Page 13, 18, 27, 39, & généralement partout où se trouve
Laquais, lisez *Esclave*.

Page 37, Vers 1, au lieu de *Forçats*, lisez *Fripons*.

Page 43, au lieu des 2 premiers Vers, lisez ceux-ci:

*Un Esclave du Maire à l'instant vint m'apprendre
Qu'auprès d'Edmond, son maître ayant daigné se rendre,*



P R E F A C E.

BATILDE ayant été une des Reines qui ait le plus contribué au bonheur de la France, & dont la mémoire passée de générations en générations sera toujours chère à son peuple, j'ai cru pouvoir, sans risque d'aucun blâme, exposer sur la Scène les malheurs de sa vie, jusques incluse l'heureuse époque où ses vertus & sa beauté l'éleverent sur le Trône, & lui acquirent les honneurs qu'elle avoit si justement mérités.

Les Auteurs ne conviennent pas unanimement de son extraction, mais l'opinion la plus commune, est qu'elle étoit issue de la Maison Royale de Saxe qui, au rapport de M. De Mézeray, dans son Histoire générale de France, regnoit en Angleterre dans le sixième siècle. Quoiqu'il en soit, sa captivité & les malheurs qu'elle essuia jusqu'à l'heureux événement de son mariage avec CLOVIS II, Roi de France, sont des faits généralement reconnus, & l'on ne peut lui refuser l'éloge des vertus qu'elle a pratiquées pendant tout le cours de sa vie, qui l'ont rendue un exemple éclatant des qualités qui doivent former l'ame d'une Souveraine, & qui lui acquirent en ce monde la gloire d'être morte en réputation de sainteté, & dans le Ciel la palme de l'immortalité bienheureuse.

Ayant lu dans une Anecdote historique les malheurs & l'histoire de cette illustre Princesse, & n'y ayant rien vu qui soit indigne de paroître sur le Théâtre, mais au contraire, que la vertu récompensée qui fait la principale règle du Poème dramatique, & qui doit toujours en faire le dénouement étoit aussi l'heureux but qui arrêta le cours de ses infortunes, enhardi par le succès inattendu d'une pièce anonyme de ma composition en ce genre qui parut il y a quelques années, j'ai hasardé, plutôt pour occuper mon loisir, que par la vaine ambition de devenir Auteur, de tirer de cette Anecdote le sujet du Drame que j'ose aujourd'hui présenter au Public.

Je suis cependant bien éloigné de me flatter du succès de cette Pièce : au contraire, je suis persuadé que les connoisseurs y trouveront plusieurs défauts, mais qui n'en a pas fait dans ce genre ? Et de tous les Auteurs dramatiques, tant anciens que modernes, en est-il un qu'on puisse dire avoir été fidèle & rigoureux observateur de toutes les règles que le Théâtre prescrit ? témoin M. l'Abbé d'Aubignac, qui, dans sa pratique du Théâtre, ne fait mention d'aucune pièce même des

P R E F A C E.

plus célèbres Auteurs, qu'il n'ait trouvée plus ou moins défectueuse. J'espère au moins de n'avoir point péché contre la vraisemblance, qui est le fondement & l'essence de ce Poème: en tout cas, l'histoire dont je n'ai pas voulu m'écarter sans nécessité doit faire ma justification.

L'unité du lieu se trouve observée dans ce Drame, en ce que toute l'action se passe dans le Palais de Neustrie, cependant, comme la variété plait toujours, & qu'il étoit essentiel qu'EDMOND blessé & retiré dans sa chambre, y découvrit à ARCHAMBAUD le mystère de son illustre naissance & de ses infortunes, cela fut cause que je n'ai point observé cette unité avec toute la rigueur qui se trouve prescrite pour la pratique du Théâtre.

Si cette Pièce pour n'avoir pas été présentée à la censure de M. M. de l'Académie Française n'avoit pas sur la Scène tout le succès qu'on pourroit en attendre, j'ose espérer au moins qu'on la lira avec plaisir. En tout cas je l'abandonne à sa destinée, & je me consolerais avec l'Auteur d'Adelayde du Guesclin, * à qui cependant je suis bien éloigné de vouloir me comparer, & avec nombre infini d'autres dont les Ouvrages n'ont point reçu d'abord du Public l'accueil favorable dont ils s'étoient flattés.

* M. De Voltaire.



B A T I L D E,
O U
L'HÉROÏSME DE L'AMOUR.
D R A M E.

A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente une des Salles du Palais.

S C E N E P R E M I E R E.

BATILDE, EMMA.

EMMA.

✥ **A** T I L D E, dites-moi quel funeste présage
✥ **B** T rouble depuis long-tems la paix de votre cœur ?
✥ S ans cesse vous rêvez, & je vois la douleur
✥ E mpreinte dans vos yeux & sur votre visage;
Qu'est devenu ce tems où prompte à me chercher
Lorsque notre amitié sembloit se relacher,
Vous étiez la première à rompre le silence
Où toujours librement & plein de confiance
Votre cœur dans le mien cherchoit à s'épancher ?

B A T I L D E.

Emma, je vous admire, & suis même surprise
De voir avec quel ton, avec quelle franchise,
Sous un air affecté de joie & de repos,
Vous osez aujourd'hui me tenir ce propos.
C'est vous, qui depuis peu triste, mélancolique....

E M M A.

Moi ? triste, point du tout.

B A T I L D E.

Attendez je m'explique :

Hier, je vous vis encor d'un air mystérieux,
Le cœur plein de soucis, rongé d'inquiétude,
Chercher au fond du bois & dans la solitude
La paix que le destin vous refuse en ces lieux.
Enfin, puisque je vois dans votre contenance,
Dont vous voulez pourtant me cacher l'apparence,
Certain je ne sais quoi qui vous est étranger,
Emma, sur le motif qui peut vous affliger,
Je crois avec raison pouvoir user d'avance
Du même droit que j'ai de vous interroger.

E M M A.

Moi, feindre ? pouvez-vous ainsi me méconnoître ?
Je suis telle toujours que l'on me voit paroître,
Et ne croyez jamais que par malignité
Je voulusse à vos yeux cacher la vérité :
D'ailleurs, pour que mon cœur puisse ainsi se contraindre,
Il faut lui supposer un sujet de se plaindre ;
Batilde, mon état est-il donc si touchant ?
Comme vous sous les loix de ce maître indulgent,
Qui, tant par ses bontés que par sa bienfaisance,
A mille droits acquis à ma reconnoissance,
Loin de plaindre mon sort, dois-je point avouer,
Que j'ai plutôt cent fois raison de m'en louer ?
Batilde, ainsi que moi vous devez le connoître,
Car vous n'avez jamais éprouvé sa rigueur,
Vous voyez qu'il nous aime, & que par sa douceur
Il rend notre esclavage aussi doux qu'il peut l'être,
Au point même qu'il m'est presque égal aujourd'hui
D'être libre ou servir un maître tel que lui.
Je crois à son égard que vous pensez de même ?

B A T I L D E. *Froidement.*

Il est vrai qu'Archambaud a pour nous des bontés,
Et même des égards qui sont peu mérités.

E M M A.

Vous me répondez-là d'une indolence extrême :
Avez-vous un sujet de mécontentement ?

BATILDE.

3

Epanchez dans mon sein ce secret sentiment
Si je puis vous servir....

BATILDE.

Emma, je vous rend grace.

EMMA.

Vous savez qu'il n'est rien pour vous que je ne fasse,
Qu'en toute occasion vous pouvez m'employer,
Et que pour vous mon cœur aime à se déployer.

BATILDE.

Je vous suis obligée, Emma, d'un si grand zèle.

EMMA.

Puisque votre ame à moi refuse de s'ouvrir,
Voici l'heure à-peu-près où mon devoir m'appelle,
Batilde, je vous quitte & je vais le remplir.

SCÈNE II.

BATILDE. *Seule.*

Lorsque je puis ici me livrer à moi-même,
Tandis que j'y suis seule excepté mon ennui;
Que n'ai-je le pouvoir & la force suprême
De maîtriser mon cœur, & de regner sur lui!
Mais vain effort! j'ai beau vouloir briser ma chaîne,
Plus je veux m'arracher au penchant qui m'entraîne,
Plus ma foible raison semble lui résister,
Plus aussi j'apperçois sa défaite certaine,
Et contre elle je sens mon cœur se révolter,
Et bruler malgré moi d'un amour illicite.
Mais j'apperçois mon Pere, essayons, si je puis,
De lui cacher la peine & le trouble où je suis,
Et l'excès violent du transport qui m'agite.

SCÈNE III.

BATILDE, EDMOND.

EDMOND.

Profitant d'un moment dont je puis disposer,
Ma Fille, auprès de toi je viens me reposer:
Mais pourquoi donc toujours te trouve-je réveuse?
Pourquoi donc n'a-tu plus cette sérénité,
Cet air, cet enjouement, cet aimable gaieté,

Par laquelle autrefois tu rendois moins affreuse
 La perte & les regrets de notre liberté ?
 Laisse-moi gémir seul sur notre destinée,
 Batilde, c'est à moi d'en sentir les horreurs ;
 Ah ! si tu connoissois ton sang & ta lignée,
 Mais non, j'ajouterois encore à tes malheurs.
 Pourquoi l'informerois-je au sein de l'infortune
 De l'état de grandeur & de félicité,
 Dont par le sort fatal je fus précipité,
 Et dont le souvenir m'afflige & m'importune ?

à part.

BATILDE.

Mon Pere, seul a part, pourquoi vous désoler ?

EDMOND.

Approche-moi, ma Fille, & viens me consoler ;
 Au lieu de m'affliger, rappelle-moi ta Mere,
 Ta Mere, dont le nom dès que je le profère, ... *Il pleure.*

BATILDE.

Mais vous pleurez toujours, mon Pere, & vos douleurs ...

EDMOND.

Ma Fille, c'est sur toi que je verse des pleurs,
 En maudissant le jour qui ta donné la vie.

BATILDE.

Quoique la liberté nous ait été ravie,
 Mon Pere, dans le sein de la captivité,
 N'ayant jamais joui de la félicité,
 Ignorant votre rang ainsi que ma naissance,
 Sur lesquels vous gardez le plus morne silence,
 Enfin, ayant appris à ne point regretter
 Un état que peut-être il nous fallut quitter,
 Je me fais de servir une douce habitude,
 Et si votre souci n'étoit cause du mien,
 Sans peine, sans chagrin & sans inquiétude,
 Quelque fut mon état, je m'en trouverois bien.
 Oui, fut-il mille fois plus dur, plus misérable,
 Puisque je dois subir cet état avec vous,
 Mon Pere, pour Batilde il sera toujours doux
 D'avoir part aux malheurs dont le sort vous accable,
 Et mon sort à ce prix ne m'est point odieux.

EDMOND.

Ma Fille, nous servons, voilà l'image affreuse,
 La triste perspective & la fin malheureuse
 Que nous devons toujours avoir devant les yeux.
 Pour moi qui suis déjà sur le bord de ma tombe,
 A mes malheurs bientôt il faut que je succombe ;
 Déjà sur moi la mort eut tiré le rideau,
 Ton Pere dès long-tems, ma Fille, eut cessé d'être,

BATILDE.

6

Si son amour pour toi ne l'avoit fait renaître,
Et ne l'avoit cent fois arraché du tombeau.
Oui, quoique le malheur se plaise à me poursuivre,
Ma Fille, c'est pour toi que j'ai tâché de vivre.
Et que malgré les maux que j'ai déjà soufferts,
J'ai des regrets encor d'abandonner mes fers.
Mais c'en est fait: déjà la mort qui m'environne,
Et ma foible nature aussi qui m'abandonne,
M'apprennant que bientôt il faut nous séparer:
Retiens les sentimens que je vais t'inspirer:
Retiens toujours de moi, quelque mal qui t'arrive,
Que l'honneur, la vertu doit être ton soutien,
Qu'en ces lieux sans amis, sans parens & captive,
Batilde doit toujours être exacte, attentive,
A n'avoir pour objet que ce qui tend au bien.
Oui, l'honneur, la vertu voilà ton héritage,
Le seul bien que je puis te laisser en partage,
Et dont il m'est encor permis de disposer;
Fais-en profit, ma Fille.

BATILDE.

En pourrois-je abuser,
Mon Pere? d'où vous vient ce doute qui m'offense?
Mon cœur que votre amour a pris soin de former
Pour l'honneur, la candeur, la vertu, l'innocence,
S'opposera toujours avecque violence
Aux attraits séducteurs qui voudroient le charmer.
Vous imiter en tout voilà ma seule envie,
Et s'il m'étoit permis de souhaiter la mort,
Quand je verrai trancher le fil de votre vie,
Je voudrois avec vous subir le même sort.
Mais que dis-je, mon Pere! & quelle image affreuse
Je présente à mon cœur déjà trop allarmé!
Quoi! vous, mourir! non, non, vivez pour être aimé,
Si la vie aujourd'hui vous paroît odieuse,
Conservez-la du moins pour une malheureuse,
Et pour être toujours dans mon affliction
Mon apui, mon soutien, ma consolation.

EDMOND.

Batilde, auprès de toi je croiois me distraire,
Mais j'éprouve à te voir un sentiment contraire,
Et je sens que nos cœurs enclins à s'affliger
Ne parviendront jamais à s'entre-soulager.
Je vais donc te laisser désolée, abattue,
Déjà par mes regrets mon ame combattue
Veut retarder l'instant qui va nous séparer,
Mais j'ai causé ton mal, je veux le réparer.
Ma Fille, ... Adieu.

BATILDE.

Restez !

EDMOND.

Viens , embrasse ton Pere :

Va , si jusqu'à ce jour le sort nous fut contraire ,
 Ne t'en afflige point , soutiens-toi par l'espoir
 Que le seul vrai bonheur digne de t'émouvoir ,
 Ma Fille , tôt ou tard fera la récompense
 Qui ne peut te manquer , & que la Providence
 Qui tient toujours sur toi ses bienfaits suspendus ,
 Te réserve à la fin pour prix de tes vertus.

SCÈNE IV.

BATILDE.

Que la joie ici bas est courte & passagère !
 J'en jouis un instant à l'aspect de mon Pere ,
 Mais quel revers pour moi ! falloit-il donc encor
 Qu'il soit ici venu pour m'annoncer sa mort !
 Qu'ai-je entendu ! pour moi quel présage terrible !
 Que de maux accablans pour mon ame sensible !
 Et comment pourra-t-elle à la fin supporter
 Tous les coups que le sort se plaît à lui porter ?
 Encore , si du moins dans ma douleur extrême
 Ne pouvant parvenir à me vaincre moi-même ,
 Je trouvois un Ami sensible à mon malheur
 Digne de recevoir le secret de mon cœur ...
 Mais non , je le tairai , quoique je vive encore ,
 Cet amour déplacé , ce feu qui me dévore ,
 Si je ne parviens point à pouvoir l'étouffer ,
 S'éteindra de lui-même , & j'en veux triompher.
 Soyons pour le cacher d'une prudence extrême ,
 J'entends du bruit , on vient , c'est Archambaud lui-même :
 Je tremble à son aspect , Dieu soyez mon appui ,
 Que puis-je prétexter pour m'éloigner de lui ?
 (Elle fait quelques pas pour sortir)

SCÈNE V.

BATILDE , ARCHAMBAUD , RANULPHE.

ARCHAMBAUD , à Batilde.

Batilde , dites-moi par quelle défiance
 Vous avez soin toujours d'éviter ma présence ,

Quel motif vous éloigne à présent de ces lieux ?
Restez ici.

BATILDE.

Seigneur, à l'aspect de son Maître,
Le devoir d'une esclave est de baisser les yeux,
Mon état avec vous me défend de paroître,
Et ma témérité ne s'excuseroit point
Si j'osois devant vous m'oublier à ce point.
Seigneur, à vous servir le sort m'a condamnée;
Ne croyez point pour moi que ce fut un plaisir
En sortant de l'état pour lequel je suis née
D'accepter un honneur qui me feroit rougir.
Sur mon état, Seigneur, je règle ma conduite,
De grace, laissez-moi: souffrez que je vous quitte.
(*Archambaud soupire; & lui permettant par un signe
de sortir, elle sort.*)

SCÈNE VI.

ARCHAMBAUD, RANULPHE.

RANULPHE.

J'ignore sa naissance & son extraction,
Mais avec tant d'esprit, de beauté, de mérite,
Je ne puis sans pitié la voir ainsi réduite
A l'état malheureux d'humiliation...
Vous étant échappé de la foule importune,
De tous ces courtisans, de ces adulateurs,
Qui rampans à vos pieds, par des dehors flatteurs
Viennent auprès de vous adorer la fortune,
Lorsque seul avec moi, cette chambre à l'écart
Vous permet de parler librement & sans fard,
Et de bannir de vous cette importune crainte
Qui vous donne à la Cour certain air de contrainte;
Enfin, à votre ami confiez-vous, Seigneur,
D'où vient que dans un poste au sein de la grandeur,
Lorsqu'à ce point le Roi vous chérit, & vous aime
Qu'il partage avec vous l'autorité suprême,
Qu'aucun projet par lui n'est jamais arrêté
Que d'avance avec vous il ne l'ait consulté,
Enfin, presque élevé jusqu'au sommet du trône,
D'où vient qu'à la douleur votre cœur s'abandonne,
Et que vous conservez dans le sein du bonheur
Un air triste qui semble annoncer le malheur?

Aux faveurs de la Cour seriez-vous insensible ?

ARCHAMBAUD.

Non, mon cœur en reçoit toute l'impression ;
Mais quoique rien ne manque à mon ambition ,
Avouez-moi , Ranulphe , est-il donc impossible
Qu'outre cela mon cœur soit encor susceptible
Des sentimens qu'inspire une autre passion ?
Le bonheur dépend-t-il d'une vaine opulence ?
Dans le sein des honneurs est-on toujours heureux ?

RANULPHE. *Après un moment de silence.*

L'attachement du peuple & la reconnoissance ,
Seigneur, peuvent encore avoir part à vos vœux.

ARCHAMBAUD.

Je crois qu'à mon malheur votre ame s'intéresse.

RANULPHE.

Qui, bien sincèrement.

ARCHAMBAUD.

Sachez donc ma foiblesse ,
Sachez que le tourment que je souffre en ce jour ,
Est le funeste effet d'un malheureux amour.

RANULPHE.

De l'amour ?

ARCHAMBAUD.

Mon aveu vous met dans la surprise,

RANULPHE.

Sans doute : se peut-il qu'insensible à vos vœux ,
Quelque soit la beauté dont votre ame est éprise ,
Elle osât dédaigner votre amour & vos feux ?
Certes, vous m'étonnez d'une étrange manière ,
Car d'entre les beautés qui parent votre Cour ,
Peut-il s'en trouver une assez haute, assez fière ?
Seigneur, qui, prévenue un peu de votre amour
N'oseroit librement s'honorer la première
De répondre à vos feux par un tendre retour..
A vos desirs, enfin, je vois tout correspondre ,
On vous aime, Archambaud, & je puis en répondre ,
A moins qu'à la beauté qui vous fait soupirer
Votre cœur n'ait encore osé se déclarer.

ARCHAMBAUD.

Jusqu'ici, mon amour malgré sa violence ,
Ranulphe, se forma, s'accrut dans le silence
Mais quelque soit le feu dont je me sens bruler ,
Je veux plutôt mourir que de le révéler :
Seul digne confident des secrets de mon ame ,
Jugez si mon silence est digne qu'on le blâme ,
Si sans me prévaloir de mon autorité ,

Je ne dois point plutôt cacher la vérité ?
Sachez donc que l'objet qui m'attache à la vie,
Celle qui sous ses loix tient mon ame asservie,
C'est l'esclave qu'ici...

RANULPHE.

Batilde ? quoi ! Seigneur...

ARCHAMBAUD.

D'elle seule ici bas dépend tout mon bonheur.
Ranulphe, je l'avoue à votre ame surprise
Oui, c'est-là la beauté dont mon ame est éprise,
Auprès de qui je suis sans force & sans pouvoir,
Et dont le seul aspect suffit pour m'émouvoir.
Je ne me cache point au fort de mon délire
Tout ce que mon devoir, ma raison peuvent dire;
Autant que je le puis, à chaque instant du jour
Par différens moyens je combats mon amour :
Mais ce fatal penchant qui toujours me surmonte
L'emporte contre tout, & mon raisonnement
Ne fait à chaque instant qu'accroître encor ma honte,
Mon erreur, ma foiblesse & mon égarement.
Étonnez-vous encor de me voir aussi sombre ?
En quelque lieu que j'aille, elle est par-tout mon ombre
Je crois toujours la voir & loin de la bannir
Loin d'elle, je me plais à m'en entretenir.
Bien souvent, le cœur plein de mon amour extrême,
J'ai conçu le projet de lui parler moi-même
Pour la rendre sensible, & lui faire sentir
Les peines, les tourmens qu'elle me fait souffrir :
Mais envain ; quand je suis auprès de mon idole,
Sur mes levres je sens expirer ma parole,
Mon cœur à son aspect se trouble, s'interdit,
Et le Maire tremblant ne fait plus ce qu'il dit.
Enfin tel est mon sort : mais qui pourra le croire,
Si plus tard cet amour vient à ternir ma gloire,
Qu'un Maire du Palais, le seul après le Roi
Dont le peuple adoroit & respectoit la loi
Qui croira de sa part une telle foiblesse,
Que son cœur désarmé, vaincu par la tendresse,
Une Fille, une esclave aux yeux de l'univers
Auroit pu parvenir à lui donner des fers.
De ses attraits Batilde ignore la puissance,
Et sa timidité prouve son innocence;
La crainte devant moi la trouble, la saisit,
Le désordre paroît dans tout ce qu'elle dit
La rougeur de la honte anime son visage
Et ce teint l'embellit encore d'avantage

En un mot, ses appas ont captivé mon cœur,
 Ranulphe, & ce sont eux qui font tout mon malheur....
 Quel triste sort pour elle, & quelle destinée!
 Faut-il qu'à me servir elle soit condamnée!
 Son vrai nom m'est caché, je n'en soupçonne rien,
 Mais quelque soit le sang dont Batilde soit née,
 Je veux être toujours son appui son soutien :
 C'est tout ce que l'honneur permet à ma tendresse,
 Et bien loin d'abuser de mon autorité,
 Elle, & son Pere aussi pour qui je m'intéresse
 Seront bientôt par moi remis en liberté :
 Leurs maux m'étant communs & souffrant de leurs peines,
 Ranulphe, dès ce jour je veux rompre leurs chaînes,
 Et tous deux affranchis, je veux que désormais
 Ils ne soient enchaînés que par mes seuls bienfaits :
 Tel est mon sentiment, vous l'approuvez sans doute?...
 Vous ne répondez point?

RANULPHE.

Seigneur, je vous écoute.

ARCHAMBAUD.

J'ai tout dit, répondez.

RANULPHE.

A ce trait de grandeur

Je reconnois d'Ega le digne successeur,
 Mais puisqu'à mon avis votre ame se réfère,
 Soutenant votre rang & votre caractère,
 Feignez qu'un seul motif de générosité
 Vous inspire pour eux cet acte de bonté,
 Gardez que votre amour sur-tout s'y fasse entendre.

ARCHAMBAUD.

Ranulphe, vous semblez me faire ici la loi;
 A votre ton sévère aurois-je dû m'attendre?

RANULPHE.

Je n'ai rien dit ici qui puisse vous surprendre,
 Seigneur,...

ARCHAMBAUD.

J'en fais assez, allez & laissez-moi.

SCÈNE VII.

ARCHAMBAUD. *Seul.*

Quelle sévérité! quel silence farouche!
 Chaque mot avoit peine à sortir de sa bouche!
 Qu'en augurer? je crois par un revers fatal
 D'avoir dans mon ami rencontré mon rival,

Du moins je le crains fort... mais quoi qu'il en puisse être,
Je vais pour mon repos, pour ma tranquillité
Tenter tous les moyens & chercher à connoître
Si mes soupçons sont loin de la réalité.

SCÈNE VIII.

BATILDE, EMMA.

EMMA.

Que j'attendois, Batilde, avec impatience,
L'instant qui nous rassemble & dont je vais jouir,
Où mon cœur sans contrainte & plein de confiance
Devant vous librement pourra s'épanouir...
Dans l'état où je suis vous me voyez réduite
A la merci des maux & de l'affliction,
Mon amitié pour vous qui pour moi sollicite
Demande seulement que votre ame s'acquitte
Des devoirs qui sont dus à la compassion:

(Elle regarde de tous côtés.)

Il n'est personne ici qui pourroit nous entendre,
Batilde, plaignez-moi. (Elle pleure.)

BATILDE

D'où viennent vos douleurs?

Qui peut vous affliger? Emma, daignez m'apprendre
La cause, le sujet qui fait couler vos pleurs.

EMMA.

J'étois, vous le savez, sombre, triste & chagrine,
Je rêvois sans savoir même à quoi je rêvois,
Je ne me plaignois point des tourmens que j'avois
Dont j'ignorois encor la cause & l'origine:
Vous ressouvenez-vous du dernier entretien
Où sur le même objet...

BATILDE.

Eh bien, ma chère?

EMMA.

Eh bien?

Depuis lors à mon cœur rongé d'inquiétude
Je fis subir, Batilde, un examen si rude,
Que je suis parvenue enfin à découvrir
L'origine d'un mal qui me fera mourir.

BATILDE.

Quest-ce donc?

EMMA.

C'est l'amour, ou plutôt c'est le crime

Car je ne pense pas que feroit légitime
Le désir qui me fait le porter assez haut
Pour vouloir aspirer à l'amour d'Archambaud.

BATILDE.

Vous l'aimez ?

EMMA.

Oui je l'aime, & l'ardeur qui me presse,
Depuis assez long-tems lui prouve ma tendresse;
Que ne suis-je assurée hélas qu'à mon amour
Il correspond aussi par un tendre retour !

BATILDE.

Mais il vous aime aussi, sans doute ?

EMMA.

Je m'en flatte.

(*Batilde sort.*)

SCENE IX.

EMMA.

Que votre conscience est tendre & délicate !
Ne m'abandonnez-pas, mon cœur est confondu
D'avoir par cet aveu blessé votre vertu,
N'est-il pas du devoir d'un ame bienfaisante
D'aimer à soulager l'Humanité souffrante ?...
Mais elle est déjà loin ; viendra peut-être un jour
Où son cœur plus humain, plus tendre & plus sensible,
Des mêmes maux aussi devenu susceptible,
Sentira comme moi les effets de l'amour.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

ARCHAMBAUD.

J'Ai découvert enfin, j'ai pénétré qu'il aime,
Le suivant pas-à-pas, mais bien adroitement,
Sans en être apperçu, sans qu'il s'en doute même,
Je l'ai vû traverser d'une vitesse extrême
Le chemin qui conduit à son appartement.
Non, je n'en doute plus, ma juste jalousie
A l'instant, par mes yeux vient de s'être éclaircie ;
Ranulphe est amoureux, Ranulphe est écouté,
Et j'éprouve moi seul toute sa cruauté.

Elle dédaigne donc l'amour que je lui porte,
 Mais ma juste fureur n'en fera que plus forte.
 Loin de les protéger, loin de les affranchir,
 Sous le poids des travaux je saurai les punir;
 Je veux que désormais au milieu des entraves
 Ils soient tous deux au rang de mes plus vils esclaves,
 Je veux que le travail le plus humiliant
 Leur rappelle leur être, ou plutôt leur néant.
 Eloignons pour toujours Batilde de ma vue ...
 Je sens à ce projet mon ame toute émue; ...
 Quoi, lorsque sur mon cœur elle a tant de pouvoir
 Je pourrois consentir à ne plus la revoir!
 Je m'en voudrois assez pour punir ce que j'aime,
 Frapper ce qu'on chérit c'est se frapper soi-même;
 Non, son souvenir seul désarme mon transport,
 Ses larmes suffiroient pour me donner la mort.
 Batilde, pardonnez à mon ame offensée
 D'avoir pu concevoir cette horrible pensée;
 De vous, de votre cœur vous pouvez disposer,
 Et bien loin que je tente à vous tyranniser,
 Je vais vous affranchir & n'en veux plus démordre.
 Holà! quelqu'un.

UN LAQUAIS.

Seigneur, j'attends ici votre ordre.

ARCHAMBAUD.

Va vite chez Edmond, dis qu'il vienne à l'instant,
 Et que pour lui parler son Maître ici l'attend.
 Ne tarde pas au moins, & cours en diligence.

(*Le Laquais sort.*)

Puisque de mon amour malgré sa violence,
 Son cœur jusqu'à présent à repoussé les traits,
 Lorsque ma main aura signé sa délivrance,
 Voyons si ses vertus, ou sa reconnoissance
 La rendront à la fin sensible à mes bienfaits.

SCENE XI.

ARCHAMBAUD, EDMOND.

EDMOND.

A Vos ordres, Seigneur, je viens ici me rendre.

ARCHAMBAUD.

Je vous fis appeller, Edmond, pour vous apprendre

Que les rares vertus de Batilde & de vous
 Vous méritant un sort plus heureux & plus doux,
 Je vais vous affranchir tous deux :

EDMOND.

Est-il possible ?

(*Il pleure.*)

ARCHAMBAUD.

Mais pourquoi pleurez-vous ?

EDMOND.

Jusqu'à ce jour, Seigneur,
 Je n'avois pas connu tout l'excès du malheur,
 Je l'éprouve à présent, & mon ame sensible...

ARCHAMBAUD.

Calmez-vous donc.

EDMOND.

Pardon s'il ne m'est pas possible
 Au milieu de la peine & du plus juste effroi
 De répondre aux bontés que vous avez pour moi ;
 Je n'en puis profiter.

ARCHAMBAUD.

Mais je m'impatiente.

Et pourquoi donc ?

EDMOND.

Ma Fille...

ARCHAMBAUD.

Eh bien ?

EDMOND.

Est expirante.

ARCHAMBAUD.

Batilde ?

EDMOND.

Est sans parole, elle est sans mouvement,
 Et je crois qu'elle touche à son dernier moment.

ARCHAMBAUD.

(*à part.*)

Juste Ciel !

EDMOND.

Vous vouliez la rendre fortunée,
 Seigneur, mais à mourir le sort l'a condamnée.

ARCHAMBAUD.

(*A part.*)

Le meme coup, je crois, me donnera la mort,
 Mais tâchons à ses yeux d'adoucir mon transport.

EDMOND.

Ayez pitié, Seigneur, d'un Pere misérable !

ARCHAMBAUD.

Je prends part au malheur dont le sort vous accable,
Edmond, mais savez-vous d'où procède son mal?

EDMOND.

A vous dire le vrai, non, Seigneur, je l'ignore,
Excepté qu'un chagrin auquel nul n'est égal,
Qui depuis quelque tems la ronge & la dévore,
N'ait causé soudainement son accident fatal.
C'est tout ce que j'en fais.

ARCHAMBAUD. (*A part.*)

Moi, je fais autre chose,
Son amour pour Ranulphe en est la seule cause.

EDMOND.

D'elle même cent fois j'ai tenté d'arracher
La cause du chagrin qu'elle veut me cacher,
Ce fut en vain; toujours obstinée à se taire,
De sa mélancolie elle fait un mystère,
Ce matin même encore allant pour lui parler
J'ai vu malgré ses soins, ses pleurs prêts à couler.
Enfin, je vais toucher à ce terme funeste,
Où ma Fille aujourd'hui le seul bien qui me reste,
Va me dire en mourant un éternel adieu.

ARCHAMBAUD.

Ne perdons point de tems, abandonnons ce lieu,
J'espère qu'exaucé par le Ciel que j'implore,
Bientôt rendus tous deux à son appartement,
A son mal tel qu'il soit, s'il en est tems encore,
Nous pourrons apporter quelque soulagement.

FIN DU PREMIER ACTE





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARCHAMBAUD.

Quel spectacle frappant pour mon ame sensible !
 Comment a-t-elle pu se faire un tel effort ?
 Cet aspect douloureux m'eut-il paru possible ?
 Quoi ! j'ai pu voir Batilde en cet état horrible ,
 Son front déjà couvert des ombres de la mort ,
 J'ai pu voir aux travers d'une humide paupière
 Ses beaux yeux sur mon cœur autre-fois si puissans
 Tous prêts à se fermer au jour à la lumière
 Jeter encor sur moi des regards languissans ,
 Et je respire encor !... Si malgré ma tendresse
 A ses derniers regards j'ai pu me dérober ,
 C'est par crainte où j'étois que prêt à succomber
 L'on eut attribué ma mort à ma foiblesse ,
 Si du même coup qu'elle on m'avoit vu tomber.
 Voilà l'événement auquel je dois m'attendre ;
 Mais Galsonte paroît , que vient-elle m'apprendre !

SCENE II.

ARCHAMBAUD, GALSONTE.

GALSONTE.

A Votre esprit, Seigneur, par la crainte agité
 Je viens rendre le calme & la tranquillité,
 Quand vous crûtes tantôt Batilde agonisante ,
 Votre cœur me parut s'attendrir sur son sort.

ARCHAMBAUD.

Il est vrai.

GALSONTE.

La croyant aux abois de la mort,
Votre ame à son état plus que compatissante,
Ne put pas plus long-tems soutenir son transport:

ARCHAMBAUD.

Oui, ma sœur; eh bien donc, nous est-elle ravie?

GALSONTE.

Au contraire, Seigneur, je m'empresse & j'accours
Vous dire qu'à présent rappelée à la vie,
Elle est hors du danger qui menaçoit ses jours.

ARCHAMBAUD.

A ce prompt changement je n'aurois pu m'attendre:

GALSONTE.

Oui sa convalescence a droit de vous surprendre;
Mais moi qui quelque-fois me trouve dans ce cas,
D'un retour si subit je ne m'étonne pas.

ARCHAMBAUD.

A-t-elle recouvré l'entiere connoissance
L'esprit, le jugement?

GALSONTE.

Oui, Seigneur, tout-à-fait,
Et je crois qu'à l'instant vous en verrez l'effet.
De vos bontés encore elle a reminiscence,
Et le cœur pénétré d'un si doux souvenir,
Elle vient à pas lents ici vous reconnoître.

ARCHAMBAUD.

Quoi! fitôt?

GALSONTE.

Dans l'instant vous la verrez paroître,
Et je viens tout exprès pour vous en prévenir;
Retournez-vous, voyez si je vous en impose.

SCENE III.

ARCHAMBAUD, GALSONTE, BATILDE

Soutenue par Emma & marchant à pas lents. EMMA,

EDMOND.

ARCHAMBAUD.

Est-il possible! ô Ciel! quelle métamorphose!
Comment est-ce bien vous, Batilde, que je vois!

B

Arrachée à la mort & fitôt rétablie ?

BATILDE.

Oui , moi-même , le Ciel me rappelle à la vie ,
Pour vous rendre , Seigneur , tout ce que je vous dois.

ARCHAMBAUD.

Vous ne me devez rien :

BATILDE.

Votre ame généreuse

Compte pour rien , Seigneur , d'avoir brisé nos fers ,
Mais notre liberté nous est si précieuse ,
Que fussions-nous en bute au plus grand des revers ,
Avec elle je vais me croire plus heureuse
Qu'avec tous les trésors de ce vaste univers.
Puis donc qu'à ce moment votre ame bienfaisante
Vient de nous procurer la source du bonheur ,
Me croyez-vous , Seigneur , assez méconnoissante
Pour ne point vous payer le droit que sur mon cœur
Vous venez d'acquérir par votre bienfaisance ?

ARCHAMBAUD.

Batilde , assurez-vous que la reconnoissance
Que doit avoir celui qui reçoit un bienfait ,
Est un droit qui toujours est acquitté d'avance ,
Lorsque le bienfaiteur a mis sa récompense
Dans le doux souvenir du plaisir qu'il a fait :
Aimez-moi seulement , c'est le prix qu'ose attendre ...

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à *Archambaud*.

Aux ordres de Clovis , Seigneur , il faut vous rendre ,
Sa Majesté demande à vous entretenir ,
Et de sa volonté je viens vous avertir.

ARCHAMBAUD à *part*.

Quel facheux contre-tems , quelle affaire imprévue
M'appelle auprès du Roi ! mon ame en est émue.

(*Au Laquais*) (*à Batilde*)

Je vous suis : sans regret je ne puis vous quitter ;
Mais les ordres sont là , je dois les respecter.

SCENE V.

BATILDE, EDMOND, GALSONTE, EMMA.

EDMOND.

Madame, agréez-vous que rompant le silence,
Je vous assure aussi de ma reconnaissance ?
Depuis qu'en ce Palais nous fumes transportés,
Je fais combien ma fille eut part à vos bontés.
Ce que vous avez fait pour adoucir ses peines,
Et rendre plus léger le fardeau de nos chaînes ;
Combien l'humanité vous a parlé pour nous.
Enfin, tous les secours que nous trouvions en vous
Ont eu tant de pouvoir, tant d'effet sur mon ame,
Ont fait sur mon esprit si grande impression,
Que mes remerciemens manquant d'expression,
J'en demeure interdit & confondu.

BATILDE.

Madame,
Si quelqu'un a sujet de vous remercier,
C'est bien moi, je l'avoue, & ne puis l'oublier ;
Vous fites plus pour moi que la plus tendre mere
Ne fit pour son enfant & ne fera jamais :
Votre cœur bienfaisant...

GALSONTE.

C'en est assez, ma chere ;

BATILDE.

Non, Madame, je veux publier vos bienfaits.
Et pour prouver encore avec plus d'évidence
Jusqu'à quel point s'étend notre reconnaissance,
Aujourd'hui que de nous nous pouvons disposer,
Ecoutez ce qu'ici j'ose vous proposer.
De notre liberté vous faisant sacrifice,
Madame, acceptez-moi seule à votre service,
Mon pere ici présent ne me dédira pas :
Puisque sa gratitude est égale à la mienne,
Qu'il connoit ma pensée & que je fais la sienne,
Je veux dès ce moment jusques à mon trépas,
Pour autant qu'à mes vœux votre vouloir défère
Ne vous quitter jamais que quand de mon secours,
Il pourra survenir qu'aura besoin mon pere ;
Heureuse si mes soins autant que je l'espère

Pouvoient contribuer à prolonger ses jours.
Sans moi, qui prendroit soin de sa triste vieillesse?

GALSONTE.

Ce sentiment pour vous augmente ma tendresse,
Batilde, oui j'y consens, vous resterez ici,
Et votre amie Emma que j'affranchis aussi.
S'il se mêle à mes jours quelque peine légère,
Vous pourrez toutes deux aider à me distraire;
Je n'aurai désormais plus rien à vous cacher,
Et vous verrez mon cœur bien loin de se soustraire,
Dans le sein de vous deux chercher à s'épancher.

BATILDE.

Madame, dans un rang où tout plaisir abonde,
Qui vous affligeroit?

GALSONTE.

Ma fille, dans ce monde
Vous ne connoissez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs;
Ainsi que son plaisir chaque état a sa peine:
Mais celle que le rang ou la fortune entraîne
Est toujours plus sensible. Enfin vous le verrez,
Batilde, & vous aussi vous me consolerez.

EMMA.

Eh qu'est-ce que je puis?

GALSONTE.

Mais quand je vous observe,
D'où vient depuis tantôt certain air de réserve
Qui témoigne entre vous du refroidissement?
Batilde, dites-moi, pourquoi ce changement?
Qu'auroit donc fait Emma qui puisse vous déplaire?

BATILDE.

Rien.

GALSONTE.

Ce monosyllabe est froid, sec & sévère;
Se peut-il que déjà vous auriez oublié
Ce que pour vous tantôt a fait son amitié
Pour vous ressusciter & vous rendre à la vie!

BATILDE.

Non, Madame.

GALSONTE.

Eh bien donc embrassez votre amie:
(Emma court au-devant de Batilde, & l'embrasse)
Fort bien, que je ne voie entre vous désormais
Que marque d'union, de concorde & de paix:
Dans cet espoir je fors, & je vous laisse ensemble.

SCENE VI.

EDMOND, BATILDE, EMMA.

BATILDE.

Que de bontés pour nous ! qu'est-ce qui vous en semble,
Mon pere ?

EMMA.

Que de traits de générosité !

EDMOND.

Emma, j'aurois besoin de parler à ma fille ;
Je ne puis cependant sans incivilité,

EMMA !

Je vous entends, Edmond, je vous laisse tranquille,
Et me retire ; adieu, parlez en liberté.

SCENE VII.

EDMOND, BATILDE.

EDMOND.

Quand nous sommes à peine hors d'un triste esclavage,
Ma fille, deviez-vous lui tenir ce langage ?
Et pourquoi lorsqu'ici tout nous est odieux
Semblez-vous regretter d'abandonner ces lieux !
Quoi ! vous verriez encor sans vous faire de peines
Ce séjour plein d'horreurs où nous portions des chaînes,
Où jusqu'à ce moment par notre état flétris,
Nous étions tous les jours exposés au mépris !
Quoi ! la nécessité de cette servitude
Dont vous vous étiez fait une douce habitude,
Auroit suffit, ma fille, en changeant votre cœur,
Pour étouffer en lui tout sentiment d'honneur !
Peu satisfaite encor de votre seul hommage,
Me supposant un cœur aussi vil, aussi bas,
Vous répondez pour moi que jusqu'à mon trépas,
Par ma reconnoissance envers eux, je m'engage
A ne plus les quitter : hélas ! ma fille, hélas !
Qu'êtes-vous devenue ? Autre-fois la première
Vous auriez préféré la plus triste chaumière,
L'endroit le plus obscur & le moins habité,

Comme un séjour de paix & de tranquillité,
 A ce Palais brillant où le bruit de nos chaînes
 Semble encor retentir dans les voutes prochaines,
 Et porter alentour l'écho de nos malheurs
 Dont le seul souvenir m'arrache encor des pleurs...
 Va, reste, rampe, fers, sois ici sous un maître;
 J'irai, j'irai moi seul, mourir hors de ces lieux;
 En attendant la mort, loin d'un séjour affreux,
 Dans la tranquillité je pourrai me repaître
 Du plaisir le plus pur, le plus délicieux,
 Crois-tu donc qu'à ce trait te remettroit ta mere?
 Qu'elle est heureuse, hélas ! d'être morte ;

BATILDE.

Ah ! mon pere !

Pouvez-vous à ce point me déchirer le cœur ?
 Depuis quand trouvez-vous que mon ame avilie,
 Insensible à la honte, au blâme, au deshonneur,
 Auroit pu se livrer à cette ignominie
 Que vous me supposez, que la vérité nie,
 Et dont le seul soupçon révolte ma pudeur ?
 J'avois cru qu'accablé d'une triste vielleffe,
 Mon pere, vous pouviez sans honte & sans bassesse
 Profiter des bontés d'un maître généreux,
 Qui ne veut employer ses biens & sa richesse,
 Qu'au seul plaisir qu'il a de faire des heureux.
 Sans fortune, sans biens, que prétendez-vous faire ?
 A la nécessité qui pourra nous soustraire ?
 Tous deux abandonnés, sans amis, sans secours,
 Peut-être devons-nous finir nos tristes jours
 Dans la mendicité.

EDMOND.

Console-toi, ma fille,

Nous nous renfermerons tous deux dans un asyle
 Où nous respirerons le bonheur & la paix :
 Là, goutant un plaisir toujours pur & tranquille,
 Contens de notre état, & tous deux satisfaits,
 Toujours la bêche en mains j'apprendrai la culture,
 Dieu qui veille aux besoins de toute la nature,
 De la terre pour nous entre-ouvrira le sein,
 Et nous y trouverons assez de nourriture
 Pour ne point y souffrir les rigueurs de la faim.
 Enfin le souvenir qu'ici je fus esclave,
 Est un poids sur mon cœur que chaque instant aggrave :
 Ne pense point ici de pouvoir m'arrêter :
 Tu pourrois aisément contre toi m'irriter.

Je fais qui t'y retient, ma Fille, & je devine,
De ton affliction la cause & l'origine;
Je ne suis point aveugle, & ne te flatte pas
Que lorsqu'à chaque instant Ranulphe suit tes pas,
J'ignore le sujet qui...

BATILDE.

Ranulphe, mon Pere?

Quoi! vous pourriez former ce soupçon téméraire,
Et vous croiriez qu'à lui j'aurois pu m'attacher?

EDMOND.

Pour m'ôter tout sujet de te rien reprocher,
Je te l'ai déjà dit, je te le dis encore,
Fuiens tous deux, ma Fille, un séjour que j'abhorre,
Aujourd'hui nous voilà tous deux indépendans,
La liberté, l'honneur, le rang, tout nous engage
A ne plus d'un moment reculer un voyage
Que nous avons déjà différé trop long-tems:
Partons.

BATILDE. *pleurant.*

Je le veux bien, je suis prête à vous suivre.

EDMOND.

Nous irons loin d'ici commencer à revivre.

BATILDE. *pleurant à part.*

A jamais d'Archambaud je vais me séparer!

EDMOND.

Ton pere à ton amour fait un cruel outrage,
Mais il a des raisons qu'il ne peut déclarer,
Et dût-il t'en couter encore davantage,
Pour notre prompt départ allons tout préparer.

SCÈNE VIII.

ARCHAMBAUD.

EN vain pour me soustraire au mal qui me possède,
Dans mes réflexions je cherche du remède,
Mon cœur & ma raison se combattent toujours:
Du penchant qui faisoit le bonheur de mes jours,
Et qui fait aujourd'hui mon plus cruel supplice,
Ma raison veut m'induire à faire un sacrifice,
Et semble m'engager par un avis fatal
A laisser à mes yeux triompher mon rival.
Peut-on à mon amour faire un plus grand outrage,

Vouloir que son bonheur soit encor mon ouvrage,
 Que je permette au cœur dont je subis la loi
 De soupirer, bruler pour un autre que moi!
 Si Batilde du moins insensible à ma peine,
 A tout le genre humain portoit la même haine!
 Mais non, Ranulphe l'aime, elle écoute ses vœux,
 Et c'est moi seul ici qu'elle rend malheureux.
 Pour prix de mon amour, pour toute récompense,
 Par-tout où je la trouve, elle fuit ma présence,
 Et son cœur endurci bien loin d'y compatir,
 semble rire des maux qu'elle me fait souffrir....
 Quoi! parce que l'amour ne touche pas son ame,
 Ce mépris de mes feux est-il digne de blame?
 Que pense-je! que dis-je! où m'égarent mes vœux!
 Hélas moi-même encor fais-je ce que je veux....
 Quoi! quand je touche ici presque au sommet du Trône,
 Dont l'éclat, la splendeur en tous lieux m'environne,
 Quand tout-au-tour de moi tend à m'enorgueillir,
 Par un semblable hymen voudrois-je m'avilir!...
 Que diroit donc le Roi dont j'ai la confiance,
 Si j'allois contracter cette vile alliance!
 Ah! bien loin qu'il cherchât à me justifier,
 Par quels justes dédains va-t-il m'humilier!...
 N'y pensons plus: l'amour pour elle me transporte,
 Mais il faut contre lui que ma raison l'emporte,
 Je veux me conserver l'amitié de mon Roi,
 Tout ce qui m'en éloigne est indigne de moi.
 Malgré tous ses mépris, Batilde est vertueuse,
 Batilde, à tous égards mérite d'être heureuse,
 Et puisqu'elle a déjà disposé de son cœur,
 Je veux mettre le sceau moi-même à son bonheur,
 Je veux encor par là lui prouver que je l'aime.
 Qu'on appelle Ranulphe! Ah! le voici lui-même.

SCÈNE IX.

ARCHAMBAUD, RANULPHE.

RANULPHE.

DAns quel état, Seigneur, vous vois-je! je ne fais...

ARCHAMBAUD.

Ranulphe , de l'amour vous voyez les effets :
Je vous avoue ici le secret de ma flamme ,
Daignez , sans hésiter , m'ouvrir aussi votre ame ;
Elle peut dans mon sein librement s'épancher ,
Il n'est rien entre amis qu'on doive se cacher.
Batilde vous est chère ? ... Osez donc me l'apprendre.

RANULPHE.

De l'amour qu'elle inspire on ne peut se défendre :

(*Archambaud tressaille.*)

Oui , je l'aime , Seigneur ... Eh quoi vous frémissez ?

ARCHAMBAUD.

Hélas ! par votre aveu , tous mes sens sont glacés ;
Et c'est un mouvement qui n'est point volontaire.
Vous aime-t-elle aussi ?

RANULPHE.

Je ne sçais , mais j'espère
Que puisque tout ici l'instruit de mon amour ,
Je pourrai tôt ou tard la charmer à mon tour.

ARCHAMBAUD.

Ah ! je n'en doute plus , Ranulphe , elle vous aime ;
Je suis sûr que pour vous sa tendresse est extrême ,
Votre amour de son cœur a déjà triomphé ,
Le mien est malheureux , & doit être étouffé.
Sans doute vous savez que j'ai rompu ses chaînes ;
Elle peut aujourd'hui calmer toutes vos peines.
Vous voulez l'épouser ?

RANULPHE.

Seigneur , bien entendu :
Me préserve le Ciel d'être assez misérable
Pour prétendre jamais par une ardeur coupable
De captiver son cœur en blessant sa vertu.

ARCHAMBAUD.

Pour me guérir du trait dont mon ame est blessée ,
Je voudrais la bannir de ma triste pensée.

RANULPHE.

Seigneur , sur votre sort mon ame s'attendrit ,
Votre rival vous plaint , vous aime & vous chérit ;
Et voudroit si le sort à ses vœux est propice ,
Pouvoir de son bonheur vous faire un sacrifice.

ARCHAMBAUD.

Non , vous l'épouserez , Ranulphe , elle est à vous ,
Adorez ses appas , & foyez son époux ,
A son cœur , à sa main , je cesse de prétendre ,

Et pour accélérer votre commun bonheur,
Je m'engage à parler même en votre faveur :
A ce trait de ma part vous pouvez vous attendre ;
Connoissez votre ami.

RANULPHE.

Pour moi quelle bonté !
Quel bon cœur ! quel excès de générosité !
J'ignore encor son nom , son rang & sa patrie.

ARCHAMBAUD.

Ah ! quelque soit le sang qui lui donna la vie,
Ses charmes , ses vertus , ses belles qualités
Qui tiennent à la fois tous les sens enchantés,
Vaillent bien , selon moi , le vain titre & le lustre
Qu'elle auroit pu tirer d'une naissance illustre :
Je puis dire encor plus ; elle a porté des fers,
Je ne fais pas encor quel funeste revers
A cet état affreux peut l'avoir condamnée ;
Mais quelque soit le sang dont Batilde soit née ,
Si le Ciel lui donna tant de charmes vainqueurs
Par lesquels elle doit regner sur tous les cœurs,
Elle en reçut encor cette ame magnanime
Qu'elle fut conserver au milieu de ses fers,
Qui , soutenue en tout d'une vertu sublime,
La rend encor cent fois plus que je ne l'exprime
Capable de donner des loix à l'univers.
Mais n'appercevez point le trouble qui m'agite :
Je me suis engagé de servir votre amour ,
Je veux aussi le faire avant la fin du jour.
Vers vous de ma promesse il faut que je m'acquitte.
Je veux faire à tous deux votre félicité.
Un instant... laissez-moi penser en liberté...
Vous voyez tous mes sens dans un désordre extrême
Que je voudrois pouvoir me cacher à moi-même ,
Mais je vous l'ai promis , je m'en fais une loi ,
Soyez content , Ranulphe , allez , & laissez-moi.

RANULPHE.

Comment récompenser ce signalé service ?

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

ARCHAMBAUD.

ENfin il est donc fait ce cruel sacrifice !
Je n'en puis revenir , il est fait , j'ai promis ,

Dieu ! qui me soutiendra dans l'état où je suis ?
 Il n'est donc plus douteux , il est bien vrai qu'il l'aime ,
 Et qu'elle correspond à sa tendresse extrême.
 Ne perdons point de tems en regrets superflus ,
 Pensons pensons plutôt que Batilde n'est plus :
 Malheureux Archambaud , elle t'est donc ravie !
 Hélas ! cœurs ulcérés jaloux d'un faux bonheur ,
 Si jamais vos regards pénétroient dans mon cœur ,
 A ma grandeur encor porteriez-vous envie ?

SCÈNE XI.

ARCHAMBAUD UN LAQUAIS.

ARCHAMBAUD.

Sans mes ordres , dis-moi , que viens-tu faire ici ?

LE LAQUAIS.

Vous apporter , Seigneur , la lettre que voici.

ARCHAMBAUD.

Ce fera sûrement quelque importante affaire.

(*Au Laquais.*)

C'en est assez.

SCÈNE XII.

ARCHAMBAUD. *Regardant l'adresse.*

J'y vois le burin d'Angleterre ,
 Et de notre envoyé je reconnois la main.
 voyons ce qu'il m'écrit ;

(*Il lit.*)

Londres ce quatre juin.

Vous avez été informé des troubles qui ont divisé autrefois les Héritiers d'Ethelbert dernier Roi de Kent : depuis lors on a fait des perquisitions infructueuses pour découvrir l'endroit où s'étoit retiré Ermenfred , Frere aîné d'Erchombert qui vient de mourir , mais à l'instant que je vous écris , je viens d'apprendre qu'il a passé en France , & que sous un nom emprunté , il y est quelque part réduit à la servitude. Je vous prie de vous informer de ce fait , & de me répondre en conséquence , &c. &c.

Quoi! je n'en saurois rien? cela n'est pas probable;
 Non, je ne puis le croire, il n'est pas vraisemblable,
 Supposé qu'Ermenfred en ces lieux fut venu,
 Qu'il ait pu si long-tems y rester inconnu:
 De ce bruit cependant quoique au vrai peu conforme,
 Sans beaucoup différer il faut que je m'informe.

SCÈNE XIII.

BATILDE *pleurant*. EMMA.

EMMA.

Batilde, qu'avez-vous? d'où viennent vos douleurs?
 Et pourquoi, dites-moi, vous vois-je toute en pleurs.

BATILDE.

Ah! vous approuverez ma douleur, mes allarmes,
 Chere amie, à mes pleurs vous mêlerez vos larmes,
 Quand je vous aurai dit que je viens en ce lieu
 Et pour vous embrasser & pour vous dire adieu.

EMMA.

Adieu! Pourquoi? Comment? Et qui peut vous déplaire?

BATILDE.

Emma, je suis soumise aux ordres de mon pere;
 Dès le premier instant qu'il se vit affranchi,
 Il forma le projet de s'éloigner d'ici.
 Je dois le suivre.

EMMA.

Eh quoi! par une fuite prompte,
 Est-ce là reconnoître Archambaud & Galfonte,
 Des maîtres, des amis, dont les fréquens bienfaits.....

BATILDE.

Hélas! n'ajoutez pas encore à mes regrets.

EMMA.

En sont-ils informés, Batilde?

BATILDE.

Je l'ignore.

EMMA.

Si tous deux jusqu'ici n'en savent rien encore,
 Ils ne permettront point.....

BATILDE.

C'est un fait résolu,

Et dans ses volontés mon pere est absolu.

EMMA.

Trouvera-t-il ailleurs des maîtres moins sévères ?

Ou plutôt des amis si vrais & si sincères ?

BATILDE.

Il n'en est point, Emma, nous aurions beau chercher.

EMMA.

Pourquoi donc de ceux-ci veut-il se détacher ?

Hélas ! si vous partez, sans vous que puis-je faire ?

Car votre exemple ici m'étoit bien nécessaire.

BATILDE, *soupirant.*

Mon exemple ?

EMMA.

Oui, Batilde, il m'inspiroit aussi

Le désir que jamais vous ne sortiez d'ici.

C'est de vous seule, enfin, qu'en mon malheur extrême

J'espérois du secours, hélas ! contre moi-même,

Pour éteindre ce feu dont je brûle toujours.

BATILDE.

Son cœur paroît encor répondre à vos amours ?

EMMA.

Je l'ignore. En tout cas vous m'en voyez honteuse,

Batilde, auprès de moi que vous êtes heureuse

D'avoir pu librement vivre jusqu'à ce jour

Sans avoir éprouvé les tourmens de l'amour.

BATILDE.

Je ne les connois point !

EMMA.

Vous pouvez les connoître,

Mais....

BATILDE.

Après mon départ, vous direz à mon maître

Qu'en tous lieux, fut-ce même au bout de l'univers

Batilde emportera ses regrets & ses fers.

C'est vous en dire assez, je ne saurois poursuivre.

SCENE XIV.

BATILDE, EMMA, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Sans hésiter, Batilde, hâtez-vous de me suivre :

Sachez que votre pere...

B A T I L D E.

Eh bien ?

L' E S C L A V E.

S'il vit encor

Est au moins à présent aux abois de la mort.

B A T I L D E. (*se jettant sur Emma.*)

Mon pere, juste Ciel !

L' E S C L A V E.

Un sanglier dans sa fuite,

Voyant nombre infini d'ennemis à sa suite,

Vint heurter brusquement contre ce bon viellard,

Débile comme il est, il fallut qu'il succombe :

Enfin, ne pouvant point faire place au fuyard,

Votre pere pâlit, tremble, chancelle, tombe,

Vous demande à l'instant qu'il s'est vu terrassé :

Le pauvre homme, en un mot, est tellement blessé,

Qu'avec raison encor je doute s'il respire.

B A T I L D E.

Qu'entens-je, juste Ciel ! & qu'osez-vous me dire !

Dois-je si tristement voir terminer ses jours !

Grand Dieu, permettez-vous que je le voie encore ?

Allons pleurer, Emma, ce pere que j'honore,

Ou, s'il est encor tems, portons-lui du secours.

F I N D U S E C O N D A C T E.





ACTE III.

Le Théâtre représente la Chambre d'Edmond. D'un côté l'on voit EDMOND dans un fauteuil, la tête ceinte d'un bandeau & appuyée contre un oreiller. De l'autre une Table sur laquelle se trouvent une plume, de l'encre & du papier.

SCENE PREMIERE.

EDMOND, BATILDE, *courant à lui.*

BATILDE.

Mon pere, est-ce bien vous ?

EDMOND.

Oui, ma Fille, c'est moi.

BATILDE.

En quel état vous vois-je ?

EDMOND.

Enfin console-toi.

Je sens bien que je touche à mon heure dernière,

Mais tandis que je vois encore la lumière,

Ecoute-moi, reçois les avis douloureux

Du pere le plus tendre & je plus malheureux.

Tu ne fais pas encor de qui tu tiens la vie ?

BATILDE.

Mais je la tiens de vous, & c'est assez pour moi,

Et malgré les malheurs dont elle est poursuivie,

Mon cœur au plus heureux ne porte point envie.

EDMOND.

Va, bientôt ce secret parviendra jusqu'à toi :

Ma Fille, après ma mort on te fera connoître

Quels furent les parens dont le Ciel t'a fait naître,

Quels furent leurs malheurs, leur état & leur rang ;

Celui qui t'apprendra ce secret important,

Batilde, des humains est le plus respectable,
 L'ami le plus sincère & le plus véritable :
 Enfin, c'est Archambaud, je te laisse en ses mains,
 En lui ma confiance à ce point est extrême,
 Que je suis assuré qu'autant que sur lui-même,
 Il daignera veiller sur tes propres destins.

B A T I L D E.

Qui ! mon maître ! Archambaud que dites-vous, mon pere ?

E D M O N D.

Oui ton maître, ma fille, oui lui-même, & j'espère
 Par-tous les sentimens que je connois en lui,
 Qu'en tout tems il fera ton soutien, ton appui ;
 Il n'abusera point du malheur qui t'accable
 Pour rendre ton destin plus triste & plus touchant :
 Il me remplacera, je connois son penchant,
 Plus que jamais encor tu le verras affable,
 Plus tendre, plus ami, plus doux, plus indulgent.
 Peut-être que plus-tard, la mémoire importune
 De notre ignominie & de notre infortune
 N'aura pas sur ton cœur toujours le même effet :
 Mais que l'humilité soit ton unique objet.
 Lorsque sur mes secrets en rompant le silence,
 Archambaud t'apprendra ton rang & ta naissance,
 Et de ton pere mort les funestes revers,
 Loin de t'énorgueillir, souviens-toi de tes fers,
 Tu verras qu'en ce monde il n'est rien de solide
 Que l'espoir du bonheur où la vertu nous guide ;
 Tu verras sous tes yeux la triste vérité
 Du néant des grandeurs & de l'humanité.
 Jusqu'à ce jour, ma fille, en veux-tu d'autre preuve ?
 N'en avons-nous pas fait une assez rude épreuve ?
 Et sans la main de Dieu qui nous a soutenus,
 Hélas ! que serions-nous à présent devenus !
 Heureux, cent fois heureux, malgré notre foiblesse,
 D'avoir pu de notre ame emporter la noblesse,
 Et de tenir encor, malgré nos envieux,
 Ce trésor le plus grand & le plus précieux.
 Ma fille, c'est ton bien, c'est l'unique héritage
 Que tes peres ont pu te laisser en partage,
 Et que nos ravisseurs n'ont pu nous enlever.
 Puisses-tu, cher enfant, toujours les conserver.
 Pour ne point partager la foiblesse vulgaire,
 A tout sentiment bas tache de te soustraire :
 Soutiens toujours l'honneur qui convient à ton rang.

Je fais bien qu'en tout tems la nature & l'usage
A ton sexe ont laissé la foiblesse en partage,
Mais pour ne pas ainsi deshonor ton sang,
Retiens bien qu'à ton cœur que tu devras défendre
Peu d'hommes ici bas sont en droit de prétendre;
Moins encor qui pourroient aspirer à ta main.
Sur-tout, point de Ranulphe, & qu'il soupire en vain:
Promets-le-moi, ma fille, & que jamais...

BATILDE.

Mon pere,

Je vous ai déjà dit, & je vous réitère
Que de tous les mortels, Ranulphe est à mes yeux
Le plus insupportable & le plus odieux.

EDMOND.

Ma fille, c'est assez, tu m'en donnes parole,
Ta promesse à la fois me charme & me console;
Mon cœur est satisfait, & je meurs sur la foi
Que Batilde toujours vivra digne de moi.
Approche, mon enfant, viens, embrasse ton pere...
Tu fais qu'avant finir ma pénible carrière,
A ton maître Archambaud mon ame doit s'ouvrir;
Je l'attends en ces lieux, je l'ai fait avertir,
Et j'ose me flatter qu'exauçant ma prière,
Bientôt pour m'obliger il daignera venir.
Sors un instant, ma fille, & laisse-nous ensemble:
Tu reviendras plus tard.

BATILDE.

Je cède à vos desirs;

Mais en vous délaissant, je frémis & je tremble.

EDMOND.

Va, tu feras présente à mes derniers soupirs.
Déjà vers moi ton maître avance d'un pas grave.

SCENE II.

EDMOND, ARCHAMBAUD.

EDMOND.

QUoi! Seigneur, dans un rang si différent du mien,
Vous ne dédaignez point d'approcher un esclave
Qui vous demande encore un moment d'entretien!
Pardon d'avoir osé prendre autant de licence.

C

ARCHAMBAUD.

Il n'est aucun état, Edmond, qui nous dispense
Des droits que la nature a sur l'humanité:
Vous êtes mon égal, & votre adversité
Exige encor de moi pour vous plus d'indulgence.
Sur moi les malheureux ont toujours du crédit,
Vous l'êtes, cher Edmond, & cela me suffit.
Plus que vous ne pensez je prends part à vos peines,
Point encor satisfait d'avoir brisé vos chaînes,
Je veux coopérer à votre guérison.

EDMOND.

Votre espérance est vaine & n'est plus de saison.
Je sens bien que je touche au terme de ma vie,
Mais je n'ai nul regret de me la voir ravie,
C'est un songe pour moi qui va bientôt finir,
Je vais me réveiller pour ne plus m'endormir.
Mais avant terminer ma pénible carrière,
J'ai désiré de vous une grace dernière,
J'ai désiré vous voir: pourrois-je en cet instant,
Seigneur, vous révéler un secret important?

ARCHAMBAUD.

Pourquoi donc balancer? Par quelle défiance,
Edmond, jusqu'à présent gardiez-vous le silence?
Vous pouvez épancher vos sentimens secrets;
Ne craignez rien, parlez avec toute assurance.

EDMOND.

Pourrois-je encor douter de votre bienfaisance,
Après en avoir tant senti les effets....
Jusqu'à ce jour, Seigneur, au milieu des entraves,
En nous vous n'aviez vu que deux simples esclaves,
Vous ignoriez aussi quels furent nos revers,
Et quelles mains encor avoient porté vos fers.

ARCHAMBAUD.

Si j'avois employé l'autorité de maître,
J'aurois pu parvenir à plutôt vous connoître;
Mais dussé-je toujours ignorer votre nom,
Votre rang, vos malheurs, je vous respecte, Edmond,
Et ne veux point sur vous agir de violence.

EDMOND.

Apprenez donc, Seigneur, mon rang & ma naissance...
Je suis à la merci du sort le plus affreux,
Le Prince le plus grand & le plus malheureux
Que jamais de tout tems on ait vu sur la terre;
Enfin reconnoissez un des Rois d'Angleterre.

ARCHAMBAUD.

Qu'entens-je ! Quoi , Seigneur , vous étiez sous mes loix !
J'ai par d'indignes fers souillé le sang des Rois !
Hélas que vos vertus en étoient bien la marque !
Quoi ! Batilde feroit la fille d'un Monarque !

EDMOND.

Oui , Seigneur , il est vrai.

ARCHAMBAUD.

Qui l'auroit deviné ?

EDMOND.

Et du Monarque encor le plus infortuné.
Peut-on après cela souhaiter que je vive ?
Prétez à mon récit une oreille attentive ,
Vous me direz après si dans cet univers
L'homme peut être en but à de plus grands revers.

(Il se soulève , & après avoir rappelé ses forces il continue.)

Que plus rien désormais , Seigneur , ne vous étonne :
Oui tel que je parois j'ai porté la Couronne ;
Mais malgré que le trône ait été mon berceau ,
J'ai dû ramper , Seigneur , ainsi qu'un vermisseau.
Le dernier Roi de Kent vous fut connu , peut-être ,

ARCHAMBAUD.

Oui fort bien.

EDMOND.

C'est de lui que le Ciel m'a fait maître.

ARCHAMBAUD.

Vous seriez donc , Seigneur , petit-fils d'Ethelbert ?

EDMOND.

Oui , je suis Ermenfred.

ARCHAMBAUD.

Le frere d'Erchombert ?

EDMOND.

Oui de cet inhumain , Seigneur , de cet impie
Qui cachant dans son cœur le serpent de l'envie ,
A trouvé le moyen par de noirs attentats ,
De venir me chasser du sein de mes Etats.
Sûr de tous ses sujets qu'il a pu se soumettre
Pour remplir son dessein , hélas ! qu'a fait le traître ?
Il suborna les miens qui malgré tout son tort ,
Se mirent contre moi du parti du plus fort.
La fortune toujours favorisant le crime ,
De tous côtés trahi , je suis resté victime :

Pour soutenir mes droits tous mes efforts sont vains,
Ma Couronne & mon Sceptre ont passés dans ses mains.
Peu satisfait du fruit d'une indigne victoire,
Croyant par des forfaits s'attirer plus de gloire,
Par ses ordres, hélas! que de sang répandu!
Le dirai-je? Mon cœur en est encore ému.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu par leurs coups homicides
De ses ordres secrets les Ministres perfides
Egorger sous mes yeux ma femme, deux enfans
Héritiers de mon Sceptre & de mes sentimens.
Il ne m'est donc resté de toute ma famille,
Que cet enfant chéri, que cette unique fille,
Qui dérobée aux yeux de mes persécuteurs,
Ne fut pas immolée à leurs noires fureurs.
Que faire, à la merci d'un sort aussi funeste?
Je mets ma confiance en la bonté céleste,
C'étoit tout mon recours, je n'avois plus d'amis,
Et l'espoir d'en avoir ne m'étoit plus permis.
Ma fille dans mes bras, je me sauve en Ecosse;
L'asyle ténébreux d'une bête féroce
Un antre me parut un lieu de sûreté,
Et devoir mettre fin à mon adversité.
J'y demeurai: c'est là qu'au sein de la misère,
Je sentis émouvoir des entrailles de père,
Quand je réfléchissois que les forêts, les bois,
Devoient servir d'asyle au digne sang des Rois.
Ma fille dans ces lieux a passé son enfance;
Que de maux entre-tems la soif de la vengeance
Et l'amour paternel ne m'ont point fait souffrir!
Sans elle mille fois j'aurois voulu mourir...
Quelque peine qu'alors j'eusse déjà soufferte,
Mon trône & mes enfans dont je pleurois la perte,
Etoient les seuls objets qui caussent mes douleurs.
Mais j'étois réservé pour de nouveaux malheurs...
De Corsaires bientôt une troupe nombreuse
Qui croioit notre vie encore trop heureuse,
Jette l'ancre en ces lieux & descend sur ce bord.
Que firent-ils? Au lieu de nous donner la mort,
Et par là mettre fin au sort qui nous accable,
Ils conçurent entre-eux le projet détestable
De nous vendre à l'instar des plus vils animaux,
Et de mettre le comble à l'excès de nos maux.
Arrachés malgré nous de ce lieu de retraite,
Enchaînés jusqu'ici, nous faisons une traite,

Où, comme deux forçats que l'on met au carcan,
 Nous fumes aussi-tôt exposés à l'encan.
 Un de vos gens, Seigneur, nous paie & nous engage,
 Et nous fumes tous deux réduits à l'esclavage; (*il pleure*)
 Aujourd'hui vos bontés daignent briser nos fers.
 Je crois voir tout d'un coup la fin de mes revers,
 L'on m'apprend qu'Erchombert a terminé sa vie:
 J'ignore quels remords peuvent l'avoir suivie,
 Mais il laisse héritiers de ses noirs attentats
 Des enfans malheureux qui ne s'accordent pas.
 C'est tout ce que j'en fais. L'objet qui les divise
 M'engageant à tenter une juste entreprise,
 Et l'espoir de rentrer dans mes anciens Etats
 Me contraignant encore à quitter ces climats,
 Je partoisi, & ma fille étoit de ce voyage;
 Mais vain espoir! je meurs, & le seul héritage
 Que Batilde à jamais peut attendre aujourd'hui,
 Dépend des charités & des bienfaits d'autrui.
 Pour elle sa naissance & le rang de son pere
 Jusqu'à ce jour, Seigneur, sont encore un mystère,
 Je vous laisse le soin de les lui révéler,
 Et c'est l'objet pourquoi j'osai vous appeller.

ARCHAMBAUD.

Mais pourquoi donc, Seigneur, tardiez-vous à m'apprendre
 L'hommage, les respects que je devois vous rendre?
 Deviez-vous si long-tems vous défier de moi?

EDMOND.

Une bonne raison m'en avoit fait la loi.
 Sachant bien, Archambaud, que la Cour de Neustrie
 Contre mon ravisseur ne fut jamais aigrie,
 J'avois donc tout à craindre, & pour mon intérêt,
 Clovis ne devoit point entrer dans mon secret.
 J'ai cent fois préféré les bois, la servitude,
 Et même de ramper sous le joug le plus rude,
 A la crainte où j'étois de ne pouvoir sauver
 Ma fille que le Ciel a daigné conserver.
 C'est en vos mains, Seigneur, que j'ose la remettre.

ARCHAMBAUD.

Sire, ne craignez rien, vous devez me connoître:
 Archambaud à vos yeux ne peut être suspect,
 Croyez qu'autant que vous, Batilde m'intéresse:
 Je veux vous remplacer, & ma vive tendresse
 Pour elle égalera mon amour, mon respect.
 Qui ne l'adoreroit? Sa vertu, sa décence,

Tout parle en sa faveur.

EDMOND.

Ah! Seigneur, l'innocence

Qui succombe souvent à l'attrait du plaisir
Est un bien qu'à son gré l'on ne peut retenir,
Et personne ici bas n'est exempt de foiblesse.
Prenez-en donc le soin, veillez sur sa jeunesse,
Tachez que de l'amour le poison corrupteur
Ne puisse adroitement se glisser dans son cœur.
Ne permettez jamais qu'une basse alliance
Avilisse son nom, son rang & sa naissance,
Et retenez toujours qu'il n'est qu'un Souverain
Qui peut avoir le droit de prétendre à sa main,
Sinon, tout autre au moins sans Sceptre & sans Couronne,
Mais qui peut espérer de parvenir au trône,
Ou bien qui comme vous au sein de la grandeur
Ne le cède qu'aux Rois, & touche à leur splendeur.

(*Archambaud soupire à part.*)

Pour Ranulphe, surtout, qu'il cesse d'y prétendre.

ARCHAMBAUD.

Non, Ranulphe jamais ne fera votre gendre,
Seigneur, à leur hymen ne pouvant consentir,
Moi-même de son cœur je prétends le bannir.
Que votre esprit, enfin, sur tout se tranquillise.

EDMOND.

Ah! ma fille!

ARCHAMBAUD.

A présent souffrez qu'on vous conduise
Dans un lieu plus commode & plus digne de vous.

EDMOND.

De tous ces vains honneurs mon cœur n'est plus jaloux,
Les revers m'ont prouvé le néant de mon être,
Après avoir par eux appris à me connoître,
Exposé moribond sur un lit de douleurs,
Qu'ai-je encore besoin de l'éclat des grandeurs!

ARCHAMBAUD.

Daignez vous prêter, Sire, à ce que je souhaite.

EDMOND.

Que votre volonté, Seigneur, soit satisfaite:
Il n'est pas important à mon dernier soupir
Quelle chambre ou quel lieu devra le recueillir.

ARCHAMBAUD.

Hai-là!

SCENE III.

ARCHAMBAUD, EDMOND, DEUX LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

DE vous servir, Seigneur, suis-je capable ?

ARCHAMBAUD.

Je confie à vos soins ce viellard respectable,
Transportez-le tous deux dans mon appartement,
Et qu'il y soit soigné particulièrement.
Je veux que tout ici l'honore & le respecte.

(Edmond regarde de tous côtés.)

Que cherchez-vous ?

EDMOND.

En vain ma vue est circonspecte,
Je ne vois plus ma fille, & je quitte ce lieu !

ARCHAMBAUD.

Vous la verrez plus tard ; foyez tranquille, adieu :
Je vous suis.

(Les deux Laquais emportent Edmond.)

SCENE IV.

ARCHAMBAUD seul.

Est-il vrai ce que je viens d'entendre ?

Dans mon trouble mes sens peuvent-ils le comprendre ?

Quoi ! celle qui me fait soupirer nuit & jour,

Et pour qui je n'osois déclarer mon amour,

Cette fille proscrite en ces lieux amenée,

Que depuis si long-tems je tenois enchainée,

Et dont je rougissois de recevoir les loix,

Quoi ! Batilde, en un mot, est la fille des Rois !

Que la Cour d'Angleterre étoit bien informée !...

Mais il est étonnant que par la renommée

Depuis deux ans qu'Edmond est ici sous ma loi,

Il n'ait rien d'Ermenfred transpiré jusqu'à moi.

Eclatez aujourd'hui cher secret de mon ame,

Donnez, mon cœur, donnez l'effor à votre flame,

Et vous, loin de vous taire, heureuse passion,

Venez encor servir à mon ambition...

Je sens bien qu'apprennant son illustre naissance ,
 Elle va dédaigner une moindre alliance ;
 Mais Edmond la connoit , & m'a fait entrevoir
 Une lueur qui flatte & nourrit mon espoir . . .
 Par où donc commencer ? Par où dois-je m'y prendre ? . . .
 Mon embarras est tel qu'il ne peut se comprendre :
 Dois-je espérer d'abord que sans aucun détour
 Elle recevra bien l'aveu de mon amour ?
 Non , je la connois mieux , sa vertu , sa décence ,
 M'en font appréhender bien de la résistance ,
 Et j'apperçois déjà dans un triste avenir
 Les assauts que contre-elle il me faut soutenir . . .
 Si quelque ami commun daignoit m'être propice !
 Mais..... Emma pourroit bien me rendre ce service !
 Elle connoît , je crois , ses sentimens secrets ,
 Oui , je vais dans ses mains mettre mes intérêts ;
 Je connois son esprit , je connois sa prudence :
 Si jamais de Batilde elle a la confiance ,
 Elle pourra pour moi défarmer sa rigueur ,
 Ou tout au moins sonder les replis de son cœur .

*(En sortant , il est rencontré par Ranulphe & Galsonte
 qui rentrent avec lui)*

SCENE V.

ARCHAMBAUD , GALSONTE , RANULPHE.

GALSONTE.

Seigneur , Ranulphe ici pour qui je m'intéresse ,
 M'apprend dans le moment qu'avant la fin du jour ,
 Vous êtes engagé par certaine promesse
 D'agir en sa faveur & servir son amour .

ARCHAMBAUD , *froidement*.

Il n'en impose pas.

RANULPHE.

Est-il quelque apparence
 Que je verrai bientôt combler mon espérance ?

ARCHAMBAUD.

Les destins sont changés , & les événemens ,
 Ranulphe , ont fait aussi changer mes sentimens .

RANULPHE.

Que dites-vous , Seigneur , quel contre-tems funeste

A mon amour soudain pourroit donc s'opposer ?

ARCHAMBAUD.

Pour toujours à Batilde il vous faut renoncer,
C'est tout dire en un mot, je dois taire le reste,
Et je vous avertis de ne plus y penser.

RANULPHE.

Encor, quelles raisons, Seigneur ?

ARCHAMBAUD.

Je dois me taire,

Ces raisons jusqu'ici doivent être un mystère ;
Ne vous efforcez point à me faire parler,
Il m'est trop défendu de vous les révéler.
Tout seroit vain : plus tard vous en saurez la cause.

RANULPHE à Galsonte.

Pourriez-vous deviner la raison qui s'oppose ?

GALSONTE.

Non, Seigneur.

ARCHAMBAUD.

Non, ma sœur l'ignore autant que vous.

RANULPHE.

Et bien, moi, je devine ; Archambaud est jaloux :
A servir mon amour si son cœur se refuse,
C'est le sien qui l'arrête, il n'a point d'autre excuse.

GALSONTE.

Seigneur, modérez-vous :

RANULPHE.

Je dis la vérité.

ARCHAMBAUD.

Si je voulois user de mon autorité,
Ranulphe, dans l'instant je te ferois connoître
Qui de nous deux a droit de prendre un ton de maître,
Sache qu'après Clovis je donne ici la loi.
Mais je fais pardonner. Je te dis donc encore
Que tu dois étouffer le feu qui te dévore ;
Je t'en ai dit assez. Galsonte suivez-moi.

SCÈNE VI.

RANULPHE.

IL a beau feindre ici quelque raison secrète
Qui s'oppose, dit-il, à mon engagement,

Je ne l'en croirai point, son amour le dément,
 Et me sert contre lui de fidèle interprète.
 S'il croit impunément de pouvoir m'outrager,
 Il apprendra bientôt que je fais me venger...
 Cependant pour ne point dans mon dépit extrême
 Par un trop prompt effet de mon ressentiment
 Hazarder un projet qui pourroit aisément
 Rejaillir sur moi seul & me punir moi-même,
 Quoique trop convaincu de sa duplicité,
 Par quelque autre moyen cherchons la vérité.
 Mais, qui me l'apprendra?... Quels témoins? Quel indice?...
 Il m'en vient un, voyons, sans user d'artifice,
 Ecrivons à Batilde; oui c'est fort bien penser,
 Et sur ce projet-là je dois peu balancer.
 Soit bonheur, soit revers, j'attends tout d'elle-même;
 Et si son cœur au mien refuse de s'unir,
 Je croirai qu'Archambaud par sa façon d'agir
 Est venu me dresser un piège, un stratagème,
 Pour connoître mon cœur & pour me desservir.
 Tandis qu'à mes souhaits tout ici se présente,
 Encre, plume, papier, que tout est à mes vœux,
 Profitons-en : déjà mon cœur s'impatiente
 D'apprendre si je suis heureux ou malheureux.

(Il s'approche d'une table où il trouve plume , encre , & papier ; il écrit à Batilde , & après avoir relue , cachetée & endossée sa lettre , il continue)

Fort bien. Entre ses mains faisons-la donc remettre :
 Archambaud est sincère, ou bien il n'est qu'un traître,
 Mais si la vérité répond à mon soupçon
 Qu'il attende à son tour un trait de ma façon. *(Il sort.)*

SCENE VII.

BATILDE, EMMA.

BATILDE.

Où suis-je ? Juste Ciel ! je ne vois plus mon père !
 La mort me le ravit, & tout me désespère,
 Devois-je le quitter quand il étoit mourant !

EMMA.

Consolez-vous, Batilde, il est encor vivant.

Un Laquais d'Archambaud dans l'instant vint m'apprendre
Qu'auprès de lui son maître ayant daigné se rendre,
Attendri sur son sort & sur tous ses malheurs
L'avoit au même instant fait transporter ailleurs.

BATILDE.

Emma, sur votre foi mon ame se repose,
Menez-moi donc à lui.

EMMA.

Je ne puis, & pour cause,
C'est qu'il est à présent dans les bras du sommeil:
Croyez-moi, mon amie, attendez son réveil,
Ne vous attendant pas, une prompte surprise
Pourroit facilement lui causer une crise;
Ne précipitez rien, suspendez vos soupirs,
Et daignez partager ma joie & mes plaisirs.
Que votre ame avec moi s'égaie & s'évertue:
Tantôt vous m'avez vue affligée, abatue;
Je l'étois en effet, & bien réellement,
Mais j'éprouve à présent un sentiment contraire.

BATILDE.

Emma, pour prendre part à ce ravissement,
Je dois de vos secrets être dépositaire;
En suis-je digne encore?

EMMA!

Oui bien certainement,
Vous savez que pour moi rempli d'indifférence,
Toujours à mon égard dans un morne silence,
Le Maire jusqu'ici n'avoit fait entrevoir
Rien qui puisse flatter ou nourrir mon espoir.

BATILDE.

Eh bien,

EMMA.

Quel changement & quel heureux présage!
A l'instant, près de nous se trouvant au passage,
Il me fit un signal dont j'ai pu démêler
Que sans vous en secret il vouloit me parler.

BATILDE.

Que jugez-vous de là?

EMMA.

Je crois qu'il veut m'instruire
Qu'il sent aussi pour moi tout l'amour qu'il m'inspire,
Et je crois aujourd'hui de pouvoir sans remords
Me livrer toute entière à mes brulans transports.

BATILDE.

Emma, gardez-vous bien d'accroître encor vos peines

Par des illusions qui peuvent être vaines ;
 Vous pourriez aisément ici vous abuser.

EMMA.

S'il m'aime , à notre hymen qui peut donc s'opposer ?
 Mes fers étant brisés , je puis sans arrogance
 Faire aujourd'hui valoir les droits de ma naissance ,
 Les emplois distingués & l'état glorieux
 Qu'autre-fois dans le monde ont tenu mes ayeux :
 Mais sans chercher l'appui d'une vaine noblesse ,
 Se trouve-t-il des loix que l'amour ne transgresse ?
 Ne le voyons-nous pas méprisant les grandeurs ,
 L'emporter tous les jours sur le rang , les honneurs ,
 Même soumettre encor les Rois à sa puissance ?
 Enfin tout aujourd'hui flatte mon espérance.
 Mais , Batilde , d'où vient qu'une étrange paleur
 Soudain de votre teint efface la couleur ?
 Vous trouveriez-vous mal ? quoi donc vous indispose ?

BATILDE.

C'est encor un effet né de la même cause
 De ce mal que tantôt j'ai souffert à vos yeux :
 Mais ce ne fera rien , & je suis déjà mieux.

SCÈNE VIII.

BATILDE, EMMA, UN INCONNU. *apportant
 une lettre à Batilde.*

BATILDE, *avec hauteur*

Que me donnez-vous-là ? Qu'est-ce ?

L'INCONNU.

C'est une lettre

Qu'entre vos mains , Batilde , on m'a dit de remettre.

BATILDE.

Une lettre ? Pour moi ?

L'INCONNU.

L'on vous prie instamment

D'y répondre d'abord & sans retardement.

BATILDE.

C'est bien imaginé.

L'INCONNU.

Je fais ce qu'on m'ordonne.

BATILDE.

Et moi je ne reçois de lettres de personne.

EMMA.

De l'adresse du moins vous pouvez prendre aspect :

BATILDE.

Non, toute lettre, Emma, tout billet m'est suspect,

C'est un piège souvent sans aucune apparence

Qu'on tend à la vertu, qu'on tend à l'innocence,

Et qui cache toujours un poison enchanteur

Fait pour gater l'esprit & corrompre le cœur.

L'INCONNU.

Batilde, jugez mieux de l'esprit de mon maître.

BATILDE.

Je ne veux point ici chercher à le connoître,

Quelqu'il soit, entre nous il n'est rien de commun,

C'est vous en dire assez, cessez d'être importun,

Et ne m'irritez point par un long verbiage.

L'INCONNU.

Ainsi je pars.

BATILDE.

Partez.

L'INCONNU *Sortant.*

Infortuné message!

(*À part.*)

Ranulphe pourra-t-il supporter cet affront!

SCÈNE IX.

BATILDE, EMMA.

BATILDE.

Qui pour me suborner peut avoir un tel front?

A mes desirs, Emma, ne foyez plus contraire,

C'est assez différer, menez-moi vers mon pere.

EMMA.

Venez.

BATILDE.

Que j'aie encor dans ses derniers momens

Recevoir son amour & ses embrassemens.

(*Elles sortent par le côté opposé à celui par lequel entre Archambaud.*)

SCÈNE X.

ARCHAMBAUD.

Mais dans ce lieu tantôt ne les ai-je pas vues ?
Que font-elles , hélas ! toutes deux devenues ?
Tandis qu'Emma savoit qu'il étoit moribond
L'auroit-elle conduite à la chambre d'Edmond !
Si mon soupçon est vrai , Dieu ! quel aspect horrible !
Quel coup plus douloureux pour son ame sensible !
En vain elle aura cru lui porter du secours ,
Hélas ! il vient enfin de terminer ses jours ,
Et je fus le témoin de ce triste spectacle ...
A mes vœux à présent je ne vois plus d'obstacle ,
Plus je verrai , je crois , Batilde s'affliger ,
Et moins j'aurai besoin d'un secours étranger.
D'ailleurs , brulant d'un feu dont l'ardeur est extrême ,
Qui peut de mon amour parler mieux que moi-même !
Puis-je croire qu'après ma déclaration
Batilde aura pour moi la même aversion ?
Non. Dès qu'elle apprendra son illustre naissance
Dont je puis à présent lui donner connoissance ,
Et qu'elle aura connu quel destin odieux
L'éloigna du pays où regnoient ses ayeux ,
L'ayant instruite enfin de tout ce qui là touche ,
L'aveu de mon amour sortira de ma bouche ,
Elle y fera sensible , & je pourrai soudain
Lui présenter ensemble & mon cœur & ma main.
Enfin cet entretien que je saurai conduire
Me mènera bientôt au bonheur où j'aspire ,
Où bien c'est que son cœur par un revers fatal
Se fera déclaré déjà pour mon rival.
Que dis-je ! quel erreur ! la grandeur de son ame
Pourra-t-elle souffrir par une indigne flame
Que Batilde jamais s'oubliât à ce point ?
Non : Ranulphe y prétend , mais il ne l'aura point.
Si Batilde de gré ne veut point l'éconduire ,
J'ai par Edmond sur elle un souverain empire ,
Son pere avant mourir m'a cédé tous ses droits ,
Et je l'épouserai par la force des loix.
Que dis-je ! c'est l'effet de l'amour qui m'anime ,
Quoi ! j'irois la trainer ainsi qu'une victime ,

Pour lui faire à l'autel jurer tout haut, hélas!
Un amour que son cœur démentiroit tout bas.
Non, Batilde, excusez le transport qui m'égare,
Si je suis amoureux, je ne suis point barbare,
Et l'on ne dira point que j'ai brisé vos fers
Pour vous persécuter & combler vos revers :
L'amour seul contre vous me prêterait ses armes,
Mes yeux se changeront en deux sources de larmes,
Vous vous attendrirez, vous lirez dans mon cœur,
Enfin vous daignerez couronner mon ardeur.
Je fais que destinée à monter sur le trône,
Vous méritez au moins un Sceptre, une Couronne,
Que sans cette offre-là, tout amant, tout époux,
Batilde, quelque il soit est indigne de vous :
Mais le brillant du monde est peu fait pour vous plaire ;
Les vertus dont votre ame est le vrai sanctuaire
M'affurent qu'insensible à tous ces vains honneurs
Rien ne vous touche moins que l'éclat des grandeurs.
Dans l'espérance enfin d'une ardeur mutuelle,
Suivons les pas, allons où l'amour nous appelle.
Ne perdons plus de tems, allons lui déclarer
Les sentimens, l'amour qu'elle fait m'inspirer.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

Le Théâtre reprend sa première forme.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS II, ARCHAMBAUD.

CLOVIS.

TU ne devines point quelle importante affaire
A présent près de moi te rend si nécessaire?

ARCHAMBAUD.

Non , Sire , assurément je ne soupçonne rien.

CLOVIS.

De mon Trône , Archambaud , toi seul est le soutien :

Un objet important embarrasse mon ame ;

Sachant combien est pur le zèle qui t'enflamme ,

Et que les qualités que je connois en toi

T'on mérité le rang que tu tiens près de moi ,

Il faut que je t'avoue & que je te confie

Mon projet , mon espoir , le secret de ma vie.

C'est un affaire enfin dont tout le résultat

Doit autant que moi-même intéresser l'état.

ARCHAMBAUD.

Quel est donc ce secret de si grande importance ?

Sire , vous enflamez mon désir curieux.

CLOVIS.

J'ai dessein de donner une Reine à la France ,

Archambaud , réponds-moi sur qui par préférence ,

Sur quel sang , quel objet je dois jeter les yeux ?

ARCHAMBAUD.

Sire , avant vous répondre il faudra que j'y pense.

CLOVIS.

Eh bien songes-y donc , & sois judicieux . . .

Si je n'étois soumis à cette loi rigide

Qui proscriit toute femme indigne de mon sang,
Si l'amour dans ce choix pouvoit être mon guide,
Dès ce moment, sans vous, mon cœur seul me décide,
Et je nomme l'objet que j'élève à mon rang:
Mais chérissant mon peuple autant que ma couronne,
Pour accorder l'amant avec le souverain,
Il faut aveuglément que mon cœur s'abandonne
A l'objet tel qu'il soit que mon peuple me donne,
Qui va m'être en son nom présenté par ta main.
Considère l'état où se trouve mon ame,
Archambaud, connois seul les secrets de ma flame;
J'aime un objet charmant aimable à tous égards,
Mais que, comme Clovis, sans m'exposer au blâme,
Je ne puis honorer d'un seul de mes regards.
Que d'attraits rassemblés! quel port & quelle grace!
Il n'est point de beautés que la fienne n'efface,
Et toutes les vertus dont son cœur est rempli
Achèvent de la rendre un objet accompli.
Mais elle fut esclave, & selon l'apparence,
Quelque fut sa famille & sa condition,
Son état & le mien ont tant de différence
Que je lis dans tes yeux comme dans ton silence
L'arrêt qui va porter ma condamnation.
Te l'avourai-je enfin sans un plus long mystère?
C'est Batilde.

ARCHAMBAUD *Interdit.*

Batilde?

CLOVIS

Elle a fixé mes vœux,
Et l'amour dans mon cœur que rien ne peut distraire
Depuis deux ans pour elle allume tous ses feux.
Tu vas me rappeler la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'égare une flame
Qui tend à dégrader ma gloire & mon honneur:
Avec toi je l'avoue, & je le sens moi-même,
Mais trop foible, Archambaud pour regner sur mon cœur,
Je suis à la merci d'un désespoir extrême
Si je dois à ma gloire immoler mon bonheur...
Par cet amour pourtant dont l'ardent me dévore,
Je crains de m'arracher au respect qui m'est dû,
Et sensible à celui d'un peuple qui m'adore,
Je ne veux point souffrir que mon cœur deshonore
Le sang du grand Clovis dont je suis descendu...
Archambaud, je t'ai fait l'aveu de ma foiblesse,
Mais ta décision seule fera ma loi,
Ne sois point partial, songe que je suis Roi,

D

Qu'encor plus que l'amour ma gloire m'intéresse,
 Et que je ne veux pas assis au premier rang
 Par un indigne hymen deshonor mon sang.
 Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre;
 C'est à toi de choisir quel parti je dois prendre:
 Ame de mes conseils, je laisse entre tes mains
 Le sort de la Neustrie & mes propres destins,
 C'est mon arrêt qu'il faut que ta bouche prononce;
 Je vais dans mon Palais attendre ta réponse,
 Entre-tems, réfléchis, je te laisse y songer.

SCENE II.

ARCHAMBAUD.

Dieu! dans quel trouble affreux vient-il de me plonger!
 Quel funeste propos a frappé mon oreille!
 Je ne fais si je dors, je ne fais si je veille.....
 A ce cruel revers me ferois-je attendu!
 Je doute avec raison si j'ai bien entendu.
 Quoi! lorsque transporté par l'ardeur qui me presse,
 J'allois faire en tremblant l'aveu de ma tendresse,
 Quand je cherchois Batilde, & que j'allois soudain
 Lui présenter ensemble & mon cœur & ma main,
 Le Monarque m'appelle, & m'apprend par lui-même
 Qu'épris de ses attraits, il la chérit, il l'aime,
 Et qu'au choix de son cœur n'osant point s'arrêter,
 Il s'en réfère à moi qu'il veut seul consulter.
 Dieu! faut-il sur l'amour que mon devoir l'emporte?
 Non... Mais il est mon Roi... Le fut-il, que m'importe
 Je fais bien qu'à Clovis je dois tout accorder,
 Mais Batilde est un bien que je ne puis céder:
 Je l'aurai malgré tout. Elle est sous ma puissance.
 Le mystère qu'Edmond m'a fait de sa naissance
 Dont aucun jusqu'ici n'est encore informé,
 Dans le fond de mon cœur restera renfermé...
 Mais quoi! puis-je à Batilde offrir une Couronne?
 Quoi! quand je puis d'un mot la placer sur le trône,
 Quand le trône l'attend, & que ce rang est dû
 Moins à son sang encor qu'il n'est à sa vertu,
 Enfin, quand ce bon Roi que je chéris, que j'aime,
 Plein d'ingénuité vient m'avouer lui-même

Que l'aimable Batilde a fixé tous ses vœux,
Et que je puis le rendre heureux ou malheureux,
Je balance, j'hésite ! & l'amour qui m'emporte
Dans mon cœur étouffant tout sentiment d'honneur,
Sourd aux vœux de mon Roi, veut, m'excite & me porte
A n'écouter ici que la voix de mon cœur !...
Non, Sire, pardonnez au penchant qui m'entraîne,
Devenez son Epoux, que Batilde soit Reine,
Et commandez encor pour vanger mon affront
Que le bandeau par moi soit placé sur son front....
Hélas ! suis-je en état d'un si grand sacrifice ?
Que ne m'est-il permis sans blesser la justice
De cacher à Clovis son état & son rang,
Ou la racheter même au prix de tout mon sang.
Mais non, c'est encor peu de mes jours, de ma vie,
Mon maître l'aime, il faut que je la sacrifie.
Connu par ma droiture & ma fidélité,
Pourrois-je ici trahir l'honneur, la vérité,
Son pere respectable, enfin, toute la France,
Dont je suis assuré d'allumer la vangeance
Et d'attirer la haine & les mépris sur moi,
Si j'étois soupçonné d'avoir trompé mon Roi.
Pour mon ame d'ailleurs quel plaisir j'envisage !
D'un Monarque que j'aime ayant comblé les vœux,
L'écho retentissant des cris d'un peuple heureux,
A Batilde, à mon choix va donner son suffrage,
Par-tout je vais entendre applaudir mon ouvrage,
En un mot le bonheur des sujets & du Roi
Va devenir le mien, & rejaillir sur moi.
Ça ne balançons plus ; il y va de ma gloire,
Cédons à ses desirs cette illustre victoire,
Faisons voir que l'amour doit céder à l'honneur,
Et sur lui seul ici fondons notre grandeur.
(*En sortant il est rencontré par le Roi.*)

SCÈNE III.

CLOVIS, ARCHAMBAUD.

ARCHAMBAUD.

Sire, j'allois à vous.

CLOVIS.

Que venois-tu m'apprendre ?
 A voir combler ses vœux mon cœur peut-il s'attendre ?
 Archambaud, fais ici l'arbitre de mon sort,
 Parle.

ARCHAMBAUD.

Toutes les loix & vos vœux sont d'accord.
 Batilde dès ce jour par un tendre hymenée,
 Sire, peut-être unie à votre destinée,
 Elle est digne de vous étant fille des Rois
 Dont le traître Erchombert usurpa tous les droits.

CLOVIS.

Explique-toi.

ARCHAMBAUD.

Tantôt vous avez vu la lettre
 Par laquelle, Seigneur, on nous donne à connoître
 Qu'Ermenfred en ces lieux se feroit retiré;

CLOVIS.

Eh bien, qu'en pense-tu?

ARCHAMBAUD.

Le fait est avéré.

CLOVIS.

Avéré ? tu me rends d'un surprise extrême :

ARCHAMBAUD.

Sire, j'appris depuis par Ermenfred lui-même
 La vérité d'un bruit dont j'ai fait peu de cas:
 C'étoit Edmond.

CLOVIS.

Edmond ?

ARCHAMBAUD.

Seigneur, n'en doutez pas.

CLOVIS.

Quel bonheur ! mais dis-moi, comment s'est-il pu faire,
 Depuis deux ans qu'Edmond par toi fut acheté,
 Que quoiqu'il ait voulu céler la vérité,
 Le bruit de son vrai nom caché sous le mystère
 Jusqu'à mon trône encor n'ait pas été porté.

ARCHAMBAUD.

Sire, vous le faurez : Edmond dans l'assurance
 Qu'Erchombert avec vous étoit d'intelligence,
 Croyoit que contre lui vous eussiez conspiré:
 Forcé donc par la crainte & par la défiance,
 De la foi de personne il n'osa s'affurer,
 Et moi-même a toujours j'aurois dû l'ignorer,

Si la mort le forçant à rompre le silence,
Ne l'avoit point contraint de me le déclarer.

CLOVIS.

Ce n'est donc qu'aujourd'hui qu'il vous le fit connoître ?

ARCHAMBAUD.

Oui, Sire, & c'est pourquoi bien loin de le trahir,
Quoique je voie en vous mon Souverain, mon Maître,
Je balançois encore à vous le découvrir.

Mais vous aimez Batilde, & cette infortunée,
Sire, va voir par vous changer sa destinée :
Le trône est son partage, & c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec vous va couronner l'amour.
Pour moi je pars.

CLOVIS.

Pourquoi ? Seroit-il donc possible
Qu'à ma joie, Archambaud, tu sois si peu sensible,
Et que lorsqu'à toi seul je dois tout mon bonheur
Tu puisses me quitter avec tant de froideur !...

Ah ! sans déroger donc à la loi souveraine,
Je puis aimer Batilde & la déclarer Reine,
Et par un tendre hymen qui comblera mes vœux
Je puis ainsi que moi rendre mon peuple heureux !
Archambaud, apprens-moi quelle est la récompense
Qui peut équivaloir & payer tes bienfaits ;
Moi je n'en connois point, & ne croirai jamais,
Quoiqu'en t'accordant même avec ma bienveillance,
Tous les biens que le Ciel a mis sous ma puissance,
D'avoir trop acheté celui que tu me fais.

Ami, ne tarde plus, achève ton ouvrage,
Cours vers Batilde, va sans tarder davantage,
Et mettant à profit ce précieux instant
Déclare-lui mes feux, offre-lui mon hommage,
Et dis-lui que l'hymen sur le trône l'attend.

ARCHAMBAUD.

Sire, c'est exiger plus que je ne puis faire ;
Permettez...

CLOVIS.

Point d'excuse, il faut me satisfaire :
Qu'avant changer d'état & de condition,
Elle apprenne par toi son élévation.

Mais, non... le sort ici l'amènera peut-être,
Reste seul, attends-la, je veux paroître après.
Et tandis pour l'hymen que j'ose me promettre,
Que je vais ordonner la pompe & les apprêts,

L'entretenant toujours de l'amour de ton maître
 Préviens-la qu'entouré de ses sujets divers,
 Et déjà prévenus de voir leur Souveraine,
 En elle il reviendra couronner une Reine
 Qui va dans les honneurs comme au sein des revers
 Donner par ses vertus l'exemple à l'univers,
 Elle fera par toi conduite dans le Temple,
 Ces honneurs te sont dus, & tels sont mes desseins;
 Enfin fais tout pour moi, je mets tout en tes mains:
 Que mon peuple avant tout l'admire, la contemple,
 Lui rende comme à moi les honneurs souverains.

SCENE IV.

ARCHAMBAUD.

Dieu ! qu'est-ce que l'honneur, la vertu, le courage,
 Peuvent du cœur de l'homme exiger davantage !
 Quel autre sacrifice égaleroit celui
 Qu'en faveur de mon Roi je vais faire aujourd'hui !
 J'aime Batilde, hélas ! puis-je le dire encore ?
 Oui, je l'aime, & l'amour dans mon cœur qu'il dévore,
 Entretenu, nourri d'un feu toujours nouveau
 Doit s'éteindre avec moi dans la nuit du tombeau.
 En cachant à mon Roi son nom & sa naissance,
 J'espérois que bientôt devenu son époux,
 De ses divins appas j'entrois en jouissance
 Et rendois l'univers de mon destin jaloux :
 Mais où l'honneur commande, il n'est point d'autre maître,
 Et par un simple aveu que j'ai fait à dessein,
 Tout est perdu pour moi, je déteste mon être,
 Et j'enfonce moi-même un poignard dans mon sein.
 Encore, si du moins la cédant au Monarque,
 Je pouvois m'éloigner aussitôt de sa Cour !
 Mais de mon zèle il veut que pour plus grande marque,
 Moi-même je l'informe ici de son amour,
 Et non content sur moi d'emporter la victoire,
 Il prétend que servant de Héraut à sa gloire,
 Même à l'Autel, je voie avec joie & transport
 Porter sur moi le coup qui me donne la mort.
 Le cœur peut-il subir une plus forte épreuve ?
 De mon amour pour vous vous voyez les effets,

Sire , puis-je en donner une plus forte preuve ?
 O mon maître , ô Neustrie , êtes-vous satisfaits ?
 Mais on vient , c'est Batilde , ô Ciel ! mon ame émue
 S'égare , s'interdit , & se trouble à sa vue :
 Mais calmons-la ; du moins sous un air affecté
 Qu'elle paroisse avoir toute sa fermeté.

SCENE V.

ARCHAMBAUD , BATILDE , GALSONTE , EMMA ,
 PLUSIEURS ESCLAVES.

O Ciel ! BATILDE. *pleurant.*

GALSONTE.
 Batilde ici , Seigneur , se désespère ,
 Elle est dans la douleur & dans l'affliction ,
 Venez vous joindre à nous , & lui servant de pere ,
 Opérez , s'il se peut , sa consolation.

ARCHAMBAUD.
 Et que puis-je sur elle en cette conjoncture ?
 Laissez pour un instant , laissez couler ses pleurs ;
 C'est un droit de tout tems acquis sur tous les cœurs
 Qu'en cette circonstance on doit à la nature.

BATILDE.
 Oui , plus vous cherchiez à calmer ma douleur ,
 Et plus je sentirois le poids de mon malheur.
 On se sent soulager à l'instant qu'on soupire ,
 Laissez-moi , vos conseils me feroient superflus :
 Je fais , je prévois bien tout ce qu'on peut me dire ;
 Mais pourrois-je oublier que mon pere n'est plus !

ARCHAMBAUD *à Emma , à demi voix.*
 Emma , plus prudemment , au moyen d'une feinte ,
 De la chambre d'Edmond vous deviez l'écarter ;
 Vous ne l'avez point fait :

EMMA *à demi voix.*
 Seigneur , j'y fus contrainte ,
 Et je ...

ARCHAMBAUD *toujours de même.*
 Contrainte ou non , vous deviez résister.

EMMA *de même.*
 J'ai tenté tous moyens de pouvoir la soustraire

Au spectacle frappant qui vient de la saisir,
 Mais malgré mes efforts je n'ai pu la tenir :
 Le tendre attachement qu'elle avoit pour son pere
 L'emportant contre moi, j'ai dû la satisfaire.

BATILDE.

Enfin je voulois être à son dernier soupir,
 Et seule de sa mort restant ici victime,
 Pouvez-vous condamner la douleur qui m'opprime,
 Les larmes & les pleurs que je verse pour lui ?
 Ah ! sans doute : le mal ou la peine d'autrui
 Aux yeux de l'étranger n'est jamais légitime.

ARCHAMBAUD.

Batilde, pensez mieux : croyez qu'en ce malheur
 Nous sentons tout le mal & toute la douleur
 A laquelle votre ame en ce jour est ouverte :
 Votre pere n'est plus, vous pouvez le pleurer,
 Je veux même avec vous pleurer aussi sa perte,
 Mais sachez que je veux aussi la réparer,

BATILDE.

Eh ! quel est le moien où votre espoir se fonde
 Qui put jamais calmer la rigueur de mon sort ?
 Vous voulez me flatter, mais il n'est que la mort
 Et l'instant fortuné qui m'ôtera du monde,
 Qui soient tout mon espoir & mon seul réconfort.
 Oui, cette heureuse mort est tout ce que j'espère.

ARCHAMBAUD.

Batilde, vous venez de perdre en votre pere
 Un ami respectable, un conseil, un appui :
 Vous le retrouverez dans un autre que lui.

BATILDE.

Ah ! pour me consoler vos promesses sont vaines !

ARCHAMBAUD.

Vous vous ressouvenez que j'ai brisé vos chaînes ;
 Mais j'ai peu fait pour vous ; vos vertus, vos attraits,
 Qui jusqu'au fond des cœurs portent par-tout leurs traits,
 Votre condition, votre illustre naissance
 Vous méritant un prix de plus grande importance,
 Il vous est présenté ; vos pleurs doivent tarir
 A l'aspect de ce prix que je vais vous offrir.

(Il parle bas à un Esclave à qui il semble donner une
 commission importante, & qui sort aussitôt.)

BATILDE.

Si cela dépendoit de votre bienfaisance,

Seigneur, j'aurois bien tort de me désespérer :
 Mais ma perte par vous ne peut se réparer,
 Et ce droit appartient seul à la providence.
 Où suis-je ! qu'ai-je dit ! quoi ! j'ose murmurer !
 Me pardonne le Ciel ma douleur & ma plainte,
 Non, non ; je me soumets à sa volonté sainte ;
 Plus qu'il n'étoit à moi, mon pere étoit à lui.
 Sur moi veille aujourd'hui la puissance céleste,
 Voilà mon seul recours & l'espoir qui me reste,
 Si vous ne me servez & de pere & d'appui.

ARCHAMBAUD.

Non, Batilde, à mon choix si le votre défère,
 Je vais vous présenter pour vous servir de pere
 Un homme plus illustre & plus digne de vous,
 Qui dans l'espoir flatteur d'être un jour votre époux,
 Va calmer la douleur où votre ame est ouverte.

GALSONTE à Emma.

Savez-vous comme il va réparer cette perte ?

EMMA.

Moi, Madame ?

(On entend le bruit du peuple.)

GALSONTE.

Quel bruit de loin ai-je entendu ?

EMMA.

Plus je vois Archambaud, plus je le confidère,
 Plus aussi mon esprit sur le fait qu'il diffère,
 S'inquiète, se trouble & reste confondu.
 J'attends l'événement avec impatience.

(L'Esclave qui étoit sorti un moment auparavant, rentre
 suivi d'une affluence de peuple, & remet à Archambaud un
 coffre d'une matière précieuse, dans lequel se trouvent le
 Sceptre, le Diadème & le Bandeau des Rois.)

ARCHAMBAUD à Batilde en ouvrant le coffre.

Vous allez voir ici comment la providence
 Va vous rendre le bien que vous avez perdu.
 De ses bontés pour vous, vous agréerez les marques :

(Lui présentant le Bandeau.)

Madame, vous voyez le Bandeau des Monarques ;

BATILDE.

Est-ce qu'à mon malheur ce Bandeau correspond ?

ARCHAMBAUD.

Il doit être attaché par moi sur votre front.

BATILDE.

Seigneur , pour appaîser le destin qui m'opprime ,
Allez-vous m'immoler ainsi qu'une victime ?

ARCHAMBAUD.

Qu'en signe du pouvoir qu'ont tous les Souverains
Ce Sceptre soit de même embelli par vos mains.

(Au peuple ,)

Vous voyez devant vous la Reine de Neustrie ,
Celle avec qui bientôt votre Roi se marie ;
Peuples , à son aspect soyez humiliés ,
Et tous ainsi que moi jetez-vous à ses pieds.

*(Il se prosterne devant Batilde)*BATILDE *se jettant sur Emma.*

Que faites-vous , Seigneur ! ah ! je respire à peine !

ARCHAMBAUD..

Je vous rends les respects que je dois à ma Reine.
Prosterné devant vous , je remplis mon devoir.

BATILDE. *à part.*

Dans mes veines je sens tout mon sang s'émouvoir.

ARCHAMBAUD *relevé.*

Oui , Madame , brulant d'un feu qui le dévore ,
Le Roi qui dès long-tems vous aime , vous adore ,
Va vous offrir sa main , & par ce juste choix ,
Comblant les derniers vœux qu'a formés votre pere ,
Va couronner en vous le digne sang des Rois ,
La fille d'Ermenfred Monarque d'Angleterre.
C'est l'important secret qu'à son heure dernière
Dans mon sein votre pere a voulu récéler ,
Mais le tems est venu de vous le révéler.

BATILDE *à part.*

De mes malheurs encor voilà le plus funeste !

ARCHAMBAUD.

Bientôt ici le Roi vous apprendra le reste ,
Attendez-le , Madame , & retenez de moi ,
Malgré vers d'autre objet que l'amour vous entraîne ,
Que faite pour regner , pour être Souveraine ,
Votre amant , votre époux ne peut être qu'un Roi.
Voilà l'heureux destin que vous devez attendre.

*(Il regarde Batilde , soupire , & sort avec le peuple.)*BATILDE *allant vers Archambaud.*

Ah ! de grace , un instant , Seigneur , daignez m'entendre !
Je n'ai qu'un mot à dire , & souffrez qu'à ce jour !

ARCHAMBAUD dans le fond du Théâtre.
Madame, le Roi seul mérite votre amour.

SCENE VI.

BATILDE, EMMA, GALSONTE, UN ESCLAVE.

GALSONTE.

Madame, avec plaisir je vois la récompense
Qui vous est présentée, & dont la providence
Qui tenoit jusqu'ici ses bienfaits suspendus,
Vient payer aujourd'hui le prix de vos vertus.
Oui, vos seules vertus vous ont acquis le trône.

EMMA.

Mais cessez de gémir & de vous affliger :
Voyez quelle splendeur bientôt vous environne,
Et comment le destin vient vous dédommager.
Quoi ! l'honneur de regner sur toute la Neustrie,
Ce poste si brillant & si digne d'envie,
Ce trône enfin qu'un Roi daigne mettre à vos pieds
N'effuieroient point les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

BATILDE.

Croyez-vous qu'attachée aux vains honneurs du monde
Dont le brillant éclat s'éteint comme un flambeau,
A l'instant où mon pere entre dans le caveau
Dans lequel il n'est rien que la mort ne confonde,
Je puisse m'arracher à la douleur profonde,
Aux larmes dont je dois arroser son tombeau ?
Non je suis insensible à la grandeur mortelle
Qui pourroit m'être offerte en ces terrestres lieux :
Les biens & les trésors de l'Empire des Cieux,
Voilà le digne objet où se porte mon zèle,
Et dont mon cœur fera toujours ambitieux...
Mais d'où vient que le Maire a pris sitôt la fuite ?

GALSONTE.

Une crainte, Madame, un soupçon vous agite.

BATILDE.

Oui, je veux avec lui m'expliquer un instant;
(à l'Esclave.)

Mon ami, rendez-moi ce service important ;
De ma part droit au Maire allez en diligence,
Il ne peut être loin, tachez de lui parler,

Priez-le qu'il m'accorde un moment d'audience
 Pour lui dire un secret de très-grande importance,
 Qu'à tout autre qu'à lui je ne puis révéler.

(*L'Esclave sort.*)

G A L S O N T E.

Emma, retirons-nous :

B A T I L D E.

Sitôt ? Qui vous engage ?

G A L S O N T E.

Notre présence ici pourroit vous faire ombrage ;
 Madame, vous tenez un secret renfermé
 Dont le Maire à l'instant doit seul être informé ;
 La prudence en ce cas veut que je me retire ,
 Et je subis la loi qu'elle vient me prescrire.

B A T I L D E.

Mais sans qu'il soit besoin que vous sortiez d'ici ,
 A part de mon secret il peut être éclairci ;
 Je ne souffrirai pas que vous prenniez la peine...

G A L S O N T E.

Madame, oubliez-vous que vous devenez Reine ?
 Que vous avez sur nous le pouvoir souverain ,
 Et que jamais...

B A T I L D E.

Ce fait n'est pas encor certain :

Mais quand mon front fut ceint du sacré Diadème ,
 Madame, de tout tems on me verra la même ;
 Les honneurs sur mon cœur ont trop peu de pouvoir
 Pour que vous me voyez jamais m'en prévaloir.

S C E N E VII.

BATILDE, GALSONTE, EMMA, L'ESCLAVE *qui revient.*

L'ESCLAVE.

Madame, enfin après bien de la résistance ,
 Le Maire vous accorde un moment d'audience.
 Il vient.

G A L S O N T E *bas à Emma.*

Notre devoir nous fait ici la loi ,

Retirons-nous, Emma.

(*Elles sortent toutes deux.*)

B A T I L D E *à Archambaud qui paroît.*

C'est donc vous !

SCENE VIII.

BATILDE, ARCHAMBAUD.

ARCHAMBAUD.

Oui, c'est moi.

Madame, vous avez quelque chose à m'apprendre ?

BATILDE.

Oui, s'il vous plaît.

ARCHAMBAUD.

Et moi je ne veux rien entendre.

Puisque le Roi sur vous a fixé son amour,
Madame, vous devez sans user de détour
Mériter à jamais l'honneur qu'il veut vous faire,
N'avoir d'autre desir que de le satisfaire,
Que d'aller à l'Autel lui jurer votre foi
Et combler, en un mot, les vœux d'un si bon Roi.

Oui, le trône est à vous, & Clovis vous appelle :

Allez à lui, montrez avec combien de zèle,
De feu, de passion, d'empressement, d'ardeur,

Vous êtes inclinée à faire son bonheur,

Celui de la Neustrie & de toute la France

Dont le peuple charmé se réjouit d'avance

D'apprendre que l'amour par le plus juste choix.

En couronnant en vous la vertu, la naissance,

Va bientôt vous placer sous le dais de ses Rois.

En un mot, la Neustrie a besoin d'une Reine,

Madame, remplissez ce fortuné destin,

Soyez-la... moi, je meurs, & mon trépas certain...

Mais on vient, c'est le Roi.

BATILDE.

Dieu ! je respire à peine !

ARCHAMBAUD.

Oui, Madame, c'est lui, je crois l'apercevoir ;

Préparez-vous, enfin, à le bien recevoir.



SCÈNE IX.

CLOVIS, ARCHAMBAUD, BATILDE, GARDES.

CLOVIS.

Transporté près de vous par l'amour le plus tendre,
De vous-même, Madame, ici je viens apprendre
Si vous avez fait choix d'être unie à mon sort,
Ou si vous préférez de me donner la mort.

BATILDE.

Sire, feroit-il vrai que du haut de son trône,
Un grand Roi si jaloux des droits de sa Couronne,
Jettant sur une esclave un regard si séreïn,
M'offriroit sur son cœur un pouvoir souverain?
Sire, souvenez-vous que j'ai porté des chaînes.

CLOVIS.

Je le fais, mais le sang qui coule dans vos veines,
Pur comme dans sa source. & toujours révére,
Madame, par vos fers n'est point deshonoré.
Pour vous prouver encor l'excès de ma tendresse,
Où me portent pour vous l'amour & l'amitié;
C'est peu que de mon cœur vous soyez la maîtresse,
Je veux de mes Etats vous donner la moitié:
Daignez enfin combler le bonheur où j'aspire,
Car je vais commencer de dater mon Empire,
De chérir l'existence & de me croire heureux,
Dès le premier instant où remplissant mes vœux,
A notre heureux hymen vous daignerez souscrire,
Et vous partagerez ma Couronne & mes feux.
Madame, en attendant, mon cœur est dans la crise.

BATILDE.

A votre volonté, Sire, je suis soumise,
Ordonnez, commandez; vous pouvez tout sur moi,
Je connois les respects que je dois à mon Roi.

(Elle regarde Archambaud, soupire & pleure.)

CLOVIS.

Votre Roi! triste sort! dois-je toujours paroître
Sous le titre imposant de Monarque & de Maître?
Ne pouvez-vous me voir sous un plus doux aspect?
Et n'ai-je que le droit d'imprimer du respect?

Si votre cœur pour moi ne sentoît rien de tendre,
 Malgré mon désespoir, vous pouvez me l'apprendre:
 Car bien loin que je tente à vous tyranniser,
 De vous-même je veux vous laisser disposer.
 Je ne condamne point vos trop justes alarmes,
 Je connois le sujet qui fait couler vos larmes:
 Edmond est mort, je fais, après un tel malheur,
 Que vos premiers instans sont dus à la douleur.
 Enfin, de mon amour vous n'avez rien à craindre,
 Je suis bien éloigné de vouloir vous contraindre;
 Je ne forcerai point vos inclinations,
 Et j'accorde du tems à vos réflexions.
 Allez, consultez-vous, j'attends votre réponse,
 Mais aussi que ce soit votre cœur qui prononce:
 Oui, c'est lui seul ici qu'il vous faut consulter,
 A sa décision je saurai m'arrêter.
 Mais avant refuser l'honneur du diadème,
 Songez combien Clovis vous chérit & vous aime,
 Que vous ayant laissée arbitre de son sort,
 Vous allez prononcer ou sa vie ou sa mort.

(*A Archambaud.*)

Vous, dans l'espoir flatteur que sensible à ma peine,
 De même elle va l'être à l'honneur d'être Reine,
 Allez l'annoncer telle aux Princes de ma Cour,
 A mon peuple, & par-tout aux échos d'alentour.

FIN DU QUATRIEME ACTE.





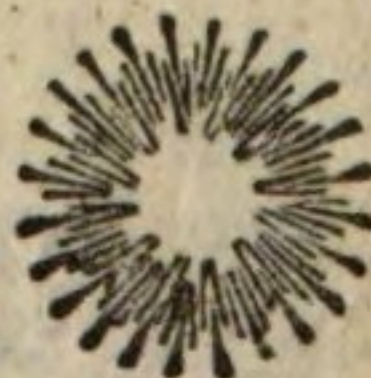
ACTE V.

Deux fauteuils se trouvent sur le devant de la Scène.

SCENE PREMIERE.

ARCHAMBAUD.

JE ne puis demeurer en place un seul moment,
 Et je porte par-tout ma peine & mon tourment.
 L'espérance à mon cœur n'est même plus permise;
 Elle épouse le Roi, sa parole est promise,
 Il ne lui reste plus que d'aller à l'Autel
 Lui jurer un amour qui doit être éternel.
 Que ferai-je en l'état où mon ame est réduite?
 Pour me tranquilliser je ne vois que la fuite,
 Oui, c'en est fait, fuions, abandonnons ces lieux
 Où tout ce que je vois me paroît odieux.
 De la Cour de Clovis moi même je m'exile.
 Ne tardons plus, voyons si dans un autre asyle.
 Séparé de Batilde & loin de ce séjour,
 Le tems n'éteindra point mon déplorable amour.
 Je serois plus prudent si j'en faisois mystère,
 Mais dans mon désespoir, je ne saurois me taire
 J'en ai déjà parlé, le bruit en est semé,
 Que m'importe après tout qu'on en soit informé!
 Mais qui vient me troubler quand je n'attends personne?



S C È N E I I.

ARCHAMBAUD, RANULPHE.

RANULPHE.

MA visite, Seigneur, sans doute vous étonne;
 Comme votre rival, je fus votre ennemi,
 Privé de ce secours que vous m'aviez promi,
 Plein de ma jalousie, & dans sa violence,
 Mon cœur n'a respiré que haine, que vengeance,
 A présent, mais trop tard, repentant & confus,
 Je viens auprès de vous admirer vos vertus.

ARCHAMBAUD.

Ah ! vous, qui connoissez les secrets de ma flamme,
 Considérez l'état où se trouve mon ame :
 Soyez juste, & croyez ma situation,
 Plus digne de pitié que d'admiration.

RANULPHE.

Seigneur, si de nous deux, l'un a droit de se plaindre,
 C'est bien moi, je l'avoue, & je ne puis le feindre :
 De quels remords mon cœur n'est-il point déchiré !
 Apprenez que tantôt, triste, désespéré,
 Plein d'humeur contre vous, ou plutôt plein de rage,
 (Hélas ! à quel excès la jalousie engage)
 Voyant Batilde en tout contraire à mes desseins,
 Que pour vous supplanter mes efforts seroient vains,
 Que j'attaquois son cœur par de trop foibles armes,
 Je fus trouver le Roi, je lui vantai ses charmes,
 Et dans l'intention qu'il vous jouât ce tour,
 J'ai glissé dans son cœur le poison de l'amour.
 De Batilde déjà son ame étant éprise,
 Le succès répondit bientôt à l'entreprise,
 Mais loin que ma vengeance & ma méchanceté
 Eussent eu tout l'effet que j'aurois souhaité,
 Quand j'appris que le Roi vous fit part de sa flamme,
 J'appris en même-tems la grandeur de votre ame,
 Et qu'en sacrifiant l'objet de votre amour,
 Vous avez fait briller vos vertus dans leur jour.
 Que votre cœur, Seigneur, est grand & magnanime !

ARCHAMBAUD.

Votre éloge, Ranulphe, est bien peu légitime :
 Je n'avois sur son cœur encore aucun pouvoir,

E

Et la cédant au Roi, j'ai rempli mon devoir.
 Ses vertus la rendant digne du diadème,
 J'ai servi la justice en m'immolant moi-même;
 Mais qu'il en couta cher à mon cœur amoureux!
 Ranulphe, je suis né pour être malheureux:
 Sans prêter à mon ame un acte de noblesse,
 Consolez-moi plutôt, & plaignez ma foiblesse;
 Puis-je être vertueux en faisant mon devoir,
 Quand après l'avoir fait je meurs de désespoir?...
 Me figurant Batilde assise sur le trône,
 Dans le sein des grandeurs dont l'éclat l'environne,
 Que je devrai la voir toujours sous cet aspect
 Qui doit ne m'imposer que crainte & que respect,
 Que deviendrai-je alors, si je ne puis détruire
 Cet amour violent, ce feu qu'elle m'inspire,
 Si toute ma raison contre eux ne suffit pas?
 Hélas! tout mon recours est dans un prompt trépas.
 Oui, sur eux la mort seule aura cet avantage;
 Enfin loin d'applaudir encor à mon courage,
 Par pitié, par amour ou par humanité,
 Montrez-moi ma foiblesse & ma fragilité;
 En blâmant mes défauts faites-lès moi connoître,
 Dites-moi que je suis nécessaire à mon maître,
 Que le bonheur du peuple auquel je fais la loi,
 A mes soins confié ne dépend que de moi,
 En un mot, indigné de ma foiblesse extrême,
 Daignez à tous égards m'armer contre moi-même;
 Quoique vous me disiez, tout vous sera permis,
 Et je retrouve en vous le meilleur des amis.

RANULPHE.

Le Roi vient.

ARCHAMBAUD.

Dans mon trouble oserai-je paroître!

SCÈNE III.

CLOVIS, ARCHAMBAUD, RANULPHE.

CLOVIS.

A Rchambaud, digne appui du trône de ton maître,
 Mon unique soutien, & qui seul tant de fois
 Sus réduire mon peuple au seul son de ta voix.

Plein de crainte & d'espoir , de toi je viens apprendre
Quels sont tous ces propos que je ne puis comprendre ;
Dis-moi quel est ce bruit que j'entends éclater ,
Et qu'au pied de mon trône on ose encor porter ?
On dit à haute voix , mais je ne puis le croire ,
Que fâché d'avoir fait mon bonheur & ma gloire ,
Tu veux abandonner le timon de l'Etat ,
Et te réfugier dans un autre climat.
Ton projet ; s'il est vrai , me surprend & me touche ;
Mais que la vérité me parle par ta bouche :
Tu fais à ton égard ce que pense mon cœur.

ARCHAMBAUD,

Je ne mérite pas cet excès de faveur ,
Sire , & j'eus trop de part à votre bienveillance.

CLOVIS.

Si tu me connois donc , parle avec assurance ,
Et confie à ton Roi , ton ami , ton appui ,
La raison qui t'oblige à t'éloigner de lui.

ARCHAMBAUD.

Voyant que ma santé qui chancelle & qui tombe ,
Me fait errer déjà sur le bord de ma tombe ,
Je crois qu'entre la vie & son terme fatal ,
L'homme qui pense bien doit mettre un interval :
Jusqu'à ce jour soumis à votre loi suprême ,
Sire , si j'ai vécu , vous le savez vous-même ,
Tous les jours de ma vie ont coulé pour mon Roi ,
Mon sang étoit à lui , j'ai tout fait pour lui plaire ,
Mais sans rien regretter de ce que j'ai dû faire ,
Souffrez qu'avant mourir je vive un peu pour moi.

CLOVIS.

Avant mourir ! hélas que ta frayeur est vaine !
Si ce n'est plus pour moi , tu vivras pour la Reine :
(Je nomme ainsi Batilde , & sans lui faire tort ,
Car dès ce jour l'hymen va l'unir à mon sort.)

(Archambaud soupire à part.)

Ah ! que son cœur déjà s'est fait de violence
Pour cacher à mes yeux la trop juste souffrance
Qu'il ressentit au bruit que tu quittois la Cour !
Elle est inconsolable & sa reconnoissance...

ARCHAMBAUD

Elle est bien bonne. (à part) hélas ! pour prix d'un tendre amour
Que la reconnoissance est un foible retour !

CLOVIS à Ranulphe.

Que disoit-il , Ranulphe , avant mon arrivée ?

RANULPHE.

Que Batilde , Seigneur , est par-tout adorée.

Et que n'ayant jamais pu faire un plus beau choix,
Vous allez devenir le plus heureux des Rois.

CLOVIS à Archambaud.

Il est vrai, mon ami, j'aurai cet avantage ;
Mais puisque mon bonheur est ton unique ouvrage,
De ma félicité tu feras le témoin,
Tu resteras ici : je ne souffrirai point...

ARCHAMBAUD.

Sire, si vous m'aimez, il faut vous y résoudre,
Votre refus pour moi seroit un coup de foudre,
Depuis long-tems ici ne faisant que languir,
Si j'y reste, bientôt vous m'y verrez mourir.

RANULPHE.

J'entends du bruit, on vient.

CLOVIS.

Que vois-je ? ah ! c'est la Reine !

ARCHAMBAUD à part.

Juste Ciel !

SCÈNE IV.

CLOVIS, ARCHAMBAUD, BATILDE *revêtue des habits royaux*, RANULPHE.

CLOVIS à Batilde.

Que le sort à propos vous amène,
Madame, oui, malgré nous il prétend nous quitter,
C'est un projet, dit-il, qu'il veut exécuter.
Mais faites mieux que moi, tachez de le réduire ;
Pour peu sur son esprit que vous ayez d'empire,
J'espère que cédant à notre intention,
Il daignera changer de résolution ;
Sortons tous deux, Ranulphe, & laissons-les ensemble.

SCÈNE V.

ARCHAMBAUD, BATILDE.

ARCHAMBAUD, à part.

Dieu ! que je suis ému ! je frissonne & je tremble.

(Tous deux troublés, & n'osant jetter les yeux l'un sur

l'autre, ils expriment pendant quelques moments par leur silence le désordre qui se passe dans leurs âmes. Enfin, après un profond soupir, Batilde en tremblant, & d'une voix entre-coupée parle la première.)

BATILDE.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, vous séparer de nous?
Le Roi qu'avec raison votre projet étonne,
Par ma bouche vous prie, ou plutôt vous ordonne
De garder un emploi qui n'appartient qu'à vous.
Votre mérite, moi, tout vous y sollicite.

ARCHAMBAUD.

Mon zèle, mon amour, voilà tout mon mérite,
Madame, & croyez bien qu'attachés à leur Roi,
Presque tous les sujets jaloux de son estime,
Brûlans pour le servir du feu qui les anime,
Peuvent s'en acquitter tout aussi bien que moi.

BATILDE.

Quelques raisons, Seigneur, que vous puissiez me dire,
Non, jamais Archambaud ne sera remplacé.

ARCHAMBAUD.

Hélas! que mon service est bien récompensé!
L'éloge de ma Reine a droit de lui suffire,
Et s'il ne m'est point dû, tout au moins il m'inspire
Le desir de pouvoir un jour le mériter.
Cependant...

BATILDE.

Quoi, Seigneur, vous osez résister!
Faudra-t-il qu'à mes vœux je joigne ma prière?
Ou que je vous en prie encore au nom du Roi?

ARCHAMBAUD.

Prières, dites-vous? Ah faites-moi la Loi;
Adorée à jamais de la Neustrie entière,
Vos ordres en tout tems seront sacrés pour moi.

BATILDE.

Si le nom de Clovis pouvoit n'y pas suffire,
J'y joins celui d'Emma.

ARCHAMBAUD *surpris.*

Que voulez-vous me dire?

BATILDE.

Qu'Emma sur votre cœur ayant plus de pouvoir,
Sa médiation pourroit vous émouvoir.

ARCHAMBAUD.

Ha! connoissez-vous mieux, jugez mieux de vous-même,
Madame, assurez-vous qu'à part le droit du sang
Qui vous met sur le trône & vous élève au rang

Où vous partagerez l'autorité suprême ,
 Batilde sur mon cœur seule a plus de pouvoir
 Que l'univers entier. Et pour le concevoir,
 Apprenez... (*Il se trouble*) ma parole expire sur ma bouche ;
 Ah ! Madame ! pour peu que mon état vous touche ,
 Jugez-en si mon cœur peut prendre du plaisir
 A vous contrarier & vous défobéir.

BATILDE.

Mais d'où vient ce chagrin qui rend votre ame émue ?

ARCHAMBAUD *regardant Batilde & soupirant.*
 Sa cause dès long-tems doit vous être connue.

BATILDE *interdite.*

Que dites-vous ?

ARCHAMBAUD..

Je dis, (*Il tombe à ses pieds.*)

BATILDE *avec un cri.*

Seigneur, que faites-vous ?

(*Elle le relève.*)

ARCHAMBAUD.

De grace , laissez-moi mourir à vos genoux ,
 Ou tout au moins souffrez par l'aveu d'une flamme
 Que j'ai tenu long-tems renfermé dans mon ame ,
 Que mon cœur jusqu'ici contraint à se cacher ,
 Puisse dans votre sein à la fin s'épancher.
 Je fais que mon offense est indigne de grace ,
 Mais c'est le pur amour qui cause mon audace :
 Oui , Madame , à vos pieds vous voyez prosterné
 L'amant de l'univers le plus infortuné ,
 Qui déjà dans le tems que vous portiez des chaînes ,
 D'un amour violent souffrant toutes les peines ,
 Plus esclave que vous malgré tous vos revers
 Vous adoroit tout bas & chériffoit ses fers.
 Malheureux que j'étois , jugez de mon martire !
 Je devois soupirer sans pouvoir vous le dire ,
 Et de puissans motifs secrets jusqu'à ce jour
 Vouloient que mon respect égalât mon amour.
 Ranulphe m'apprenant par un aveu sincère
 Qu'il brûloit comme moi du desir de vous plaire ,
 Quoique de son bonheur mon cœur étoit jaloux ,
 Je souhaitois pour lui qu'il devint votre époux.
 Votre pere en mourant , plein de sa confiance ,
 M'instruisant de son nom & de votre naissance ,
 Ranulphe n'étoit plus au sang d'un Souverain
 Digne de présenter ni son cœur ni sa main :

A cet instant, pour moi tout est changé de face,
 Mon cœur dans ses desirs n'a rien qui l'embarasse,
 Et j'ose me flatter que la fille d'un Roi
 Ne dédaignera point de s'allier à moi.
 Enfin, à mes souhaits je voyois tout sourire :
 Mais bientôt de ses feux le Roi daigna m'instruire ;
 Dieu ! quel revers pour moi ! qu'il m'a coûté de pleurs !
 Je ne lui cachai point votre rang, vos malheurs...
 A mon cœur, en un mot, ne faisant point de grace,
 Le trône vous est dû, c'est moi qui vous y place,
 Il ne me reste plus après mon désespoir
 Rien que le seul plaisir d'avoir fait mon devoir.
 C'est tout ce que j'emporte. Hélas ! je vous offense,
 Je fais que trop long-tems j'ai rompu le silence ;
 Quoi qu'il en soit, pour moi c'est un plaisir bien doux
 De vous avoir appris que je mourrai pour vous...
 Pardonnez-moi, c'est tout ce que vous pouvez faire ;
 Car mon prochain départ bientôt va vous soustraire
 A l'aspect des tourmens qui creusent mon tombeau,
 Et que je vais trouver dans un climat nouveau.
 Mais que vois-je ! grand Dieu ! quel sinistre présage !
 Les ombres de la mort couvrent votre visage !
 ô Ciel !

BATILDE.

Qu'ai-je entendu ? que m'avez-vous dit là ?
 Vous m'aimiez, Archambaud, vous n'aimiez point Emma :
 Vous crutes que Ranulphe auroit pu me séduire,
 Hélas ! de mon amour devois-je vous instruire ?
 Quel autre qu'Archambaud auroit pu me charmer !

ARCHAMBAUD.

Qu'entens-je ! où suis-je ! ô Ciel ! Batilde a pu m'aimer !

(Ils restent tous deux comme anéantis : Batilde jette les yeux de tous côtés, & les fixant sur Archambaud,

BATILDE.

Vous m'aimiez !

(Elle s'arrête un instant : on voit qu'il se prépare dans son ame une révolution surnaturelle.)

Calmons-nous, prenons tous deux séance,

(Ils s'assoyent tous deux)

Ne m'interrompez point, & gardez le silence,
 Oubliez que le sort me lie au sang des Rois ;
 Batilde va parler pour la dernière fois...

Oui, je ne rougis point de l'aveu de ma flamme,
 Archambaud, sans remords je vous ouvre mon ame,
 Oui, j'ai brûlé pour vous, mais grace à ma vertu,
 Par elle mon amour fut toujours combattu.
 Mes feux toujours nourris dans l'ombre du silence,
 De mon pere & d'Emma trompoient la vigilance,
 Pour personne en ces lieux je n'avois des égards,
 Et je me cachois même à mes propres regards.
 Rappelez-vous, Seigneur, que Batilde contrainte,
 Vous voyoit en tremblant, vous servoit avec crainte,
 Et qu'en vous approchant, une prompte rougeur
 Imprimoit sur mon front le teint de la pudeur.
 Dernièrement encor, faut-il que je le dise !
 Dans un transport d'amour mon pere m'a surprise ;
 Hélas ! à ses regards ne pouvant me cacher,
 Et mon cœur dans le sien n'osant point s'épancher,
 Je lui dissimulai l'objet de ma tristesse,
 Il pensa que Ranulphe excitoit ma tendresse,
 Et sur cet objet là me fit bien des leçons :
 Mais que la vérité démentoit ses soupçons !

ARCHAMBAUD.

Vous ne l'aimiez donc point ?

BATILDE.

Non : je puis même dire
 Bien loin que sur mon cœur il eut le moindre empire,
 Que de tous les mortels que je vois en ces lieux,
 Ranulphe à tous égards m'est le plus odieux...
 Une triste langueur s'empare de mon ame,
 Elle étoit bien la suite & l'effet de ma flamme,
 Et sans vous, dont l'aspect a fait changer mon sort,
 Elle m'auroit conduite au séjour de la mort...
 Vous nous affranchissez & vous brisez nos chaînes ;
 Cet acte généreux loin d'adoucir mes peines,
 Seigneur, ne fit encor qu'accroître mon tourment.
 Mon pere profitant de cet événement
 Qui le rend à lui-même & dans l'indépendance,
 Sans songer aux moyens de notre subsistance,
 Veut sortir de ces lieux & vous délaisser tous.
 Ah ! qu'il m'en eut coûté pour m'éloigner de vous !
 Jalouse sur Emma, mon désespoir redouble,
 Et cette passion m'inspire un nouveau trouble.
 Je croyois qu'elle seule avoit pu vous charmer.

ARCHAMBAUD.

Ah ! quelle autre que vous auroit pu m'enflammer !

BATILDE.

Ecoutez donc : j'attends de votre complaisance
Que vous gardiez encore un instant le silence :
Oui, Seigneur, je croyois qu'elle étoit toute à vous,
Et que dans peu de tems vous seriez son epoux...
Alors vous m'annoncez de qui je tiens la vie,
Les revers, les malheurs dont elle fut suivie,
Et que plaçant au Roi, sans regret, sans détour,
Je devois à ses vœux immoler tout amour.
Je crus à cet instant dans l'excès de ma peine,
Que vous n'aviez pour moi que mépris & que haine;
Enfin à cet avis qui sembloit m'annoncer
Que pour toujours à vous je devois renoncer,
J'obéis; & bientôt vous connoîtrez pour Reine
Celle qui sous vos loix, condamnée à la chaîne,
Vous auroit préféré même en portant vos fers
Au Roi le plus puissant de ce vaste univers.

(*Archambaud tombe à ses genoux.*)

BATILDE le relevant.

Songez que cet aveu de ma vive tendresse
Qui vient de vous prouver mon ancienne foiblesse,
Est le dernier effet d'un amour aux abois.
Batilde vous parla pour la dernière fois.
A l'instant, Archambaud, par le nœud d'hymenée
Qu'à Clovis pour toujours je vais être liée,
De la Reine sur vous m'arroyant tous les droits,
Ecoutez-moi, Seigneur, & respectez mes loix.
Dès ce moment, à part tout sentiment frivole,
Je suis toute à Clovis, à lui seul je m'immole,
Le bien-être du Roi, celui de ses sujets
De mon cœur tout pour eux sont déjà les objets.
Oui, voilà tous les vœux qui remplissent mon ame.
Que le même desir, Archambaud, vous enflamme;
Il faut dans mes desseins, m'aider, me soutenir,
Et loin de votre cœur tacher de me bannir.
C'est par vous qu'aujourd'hui je monte sur le trône,
Mais je compte pour rien l'honneur qui m'environne,
Si lorsque je vous prends pour conseil, pour appui,
Le peuple par nos soins n'est heureux aujourd'hui.
En peu de mots, voilà ce que je dois vous dire,
Voilà les sentimens que la vertu m'inspire,
Votre gloire & l'honneur vous font aussi la loi
De vivre pour l'Etat & de vous joindre à moi.
De vos brillans emplois gardez de vous démettre,

Soyez toujours, Seigneur, l'appui de votre maître,
 Soyez toujours ainsi que vous avez été
 Un exemple de zèle & de fidélité.
 Qui commence un ouvrage est celui qui l'achève.

ARCHAMBAUD.

Ah ! Madame, je sens mon ame qui s'élève ;
 Par vous vers la vertu je me sens émouvoir,
 Jugez si sur mon cœur vous avez du pouvoir.
 Du sort qui m'attendoit ma Reine me délivre,
 Je m'arrache au tombeau pour m'efforcer de vivre :
 Dans mon ferme propos rien ne m'arrête plus,
 Je vais vous admirer, imiter vos vertus,
 Suivre les sentimens que votre exemple inspire,
 M'occuper tout entier du bonheur de l'Empire,
 Me rendre digne enfin d'attirer vos regards,
 Et qu'à jamais ma Reine ait pour moi des égards.
 A suivre ces projets, pour toujours je m'engage.
 Qu'exigez-vous de plus, Madame ?

BATILDE.

D'avantage,
 Seigneur, je veux encore & je vous fais la loi
 D'éteindre outre l'amour que vous aviez pour moi,
 Tout jusqu'au souvenir encor qui vous en reste,
 Qui pourroit aisément vous devenir funeste,
 Répandant sur les jours qu'il vous reste à passer
 Mille peines que rien ne pourroit effacer.
 Qu'enfin vous épousiez...

ARCHAMBAUD.

N'achevez pas, Madame,
 N'allez pas augmenter le trouble de mon ame ;
 Je sens à ce propos tout mon sang s'arrêter,
 Et déjà contre vous mon cœur se révolter...
 Quoi ! ce n'est point assez de supporter la vie,
 De vous voir par le sort d'entre mes bras ravie,
 Approcher de l'autel, & par un nœud fatal
 Fonder sur mes tourmens le bonheur d'un rival !
 Quoi ! ce n'est point assez d'un pareil sacrifice !
 Vous voudrez que je souffre un plus rude supplice,
 Que du fond de mon cœur je cherche à vous bannir ;
 Que n'ayant plus de vous le moindre souvenir,
 Lorsque j'ai pu toucher un cœur comme le votre,
 Et dont j'étois aimé, j'aie offert à quelqu'autre
 Le mien qui ne respire & ne vit que pour vous !
 Ah ! de ses sentimens mon cœur est trop jaloux.

Demandez-lui mon sang, demandez-lui ma vie,
 Il n'est rien que d'abord il ne vous sacrifie,
 Madame, & loin qu'il aime à vous défobéir,
 Il voudroit en tout cas pouvoir vous prévenir;
 Mais contre ce propos, souffrez qu'il se rebelle,
 Et croyez-le pour vous si constant, si fidèle,
 Que quoique vous disiez il ne pourra changer,
 Et qu'une autre que vous ne sauroit l'engager.
 Mais je vous vois pleurer & fondre toute en larmes!

BATILDE.

Ah! c'est vous, Archambaud, qui causez mes alarmes;
 Mais ne les voyez point, n'en foyez point jaloux,
 Et ne m'exposez plus à rougir devant vous.
 Succombant avec peine au destin qui m'accable,
 Croyez que je ne suis déjà que trop coupable,
 Et laissez à mon cœur de remords combattu
 Conserver s'il se peut un reste de vertu...
 Archambaud, s'il est vrai que vous m'aimez encore.

ARCHAMBAUD *pleurant.*

Que je vous aime ! hélas !

BATILDE.

Seigneur, ... je vous implore,
 Vous ne me ferez plus effuier ces tourmens,
 Et sourd à mes soupirs, à mes gémissemens,
 Sans m'exposer encore à cette rude épreuve,
 Vous oublierez Batilde, & pour dernière preuve
 Dès aujourd'hui pour moi vous irez à l'autel
 Où vous me jurerez un silence éternel,
 Prendre pour femme Emma, qui vous chérit, vous aime,
 Qui m'instruit pour vous de sa tendresse extrême,
 Avec qui librement vous pouvez vous lier,
 Sans appréhension de vous méfallier.
 Ayant depuis long-tems acquis sa confiance,
 Autant que ses vertus je connois sa naissance.
 Enfin, à tous égards, étant digne de vous,
 Je vous prie, Archambaud, devenez son époux.
 N'exigez pas encor que je vous le répète.

ARCHAMBAUD *après un instant de silence.*

Madame, c'en est fait, vous ferez fatishite:
 Oui, je vous obéis & je me fais la loi,
 De ne voir plus en vous que l'épouse d'un Roi
 Digne qu'à son aspect toute la terre entière
 Fléchisse, s'humilie & baise la poussière,
 En voyant un objet de vénération,
 D'hommage, de respect & d'adoration.

A vos desirs enfin tout entier je m'immole ,
 Et d'épouser Emma je vous donne parole ;
 J'étoufferai , j'espère , à force de vertus ,
 Ce penchant , cet amour qui ne me convient plus.
 Faisant notre bonheur de celui de la France ,
 Nous finirons nos jours dans la douce espérance
 De trouver dans le sein de l'immortalité
 Le prix que nos vertus nous auront mérité ,
 Et dont je veux vous être à jamais redevable ,

B A T I L D E.

Que j'informe le Roi de ce projet louable ;
 Je crois qu'à revenir il ne tardera pas ,
 Allons , courons tous deux au-devant de ses pas.
 J'entends du bruit , c'est lui , je crois.

(*Le Théâtre s'ouvre ; on voit dans l'enfoncement le trône de Clovis. CLOVIS en descend & s'avance sur la Scène suivi de ses Courtisans , de GALSONTE , d'EMMA , de RANULPHE & de ses Gardes.*)

SCENE DERNIERE.

CLOVIS, ARCHAMBAUD. BATILDE,
 GALSONTE, EMMA, RANULPHE,
 SUITE DE COURTISANS, GARDES.

CLOVIS.

E H bien , ma Reine !
 BATILDE.

Sire , que le destin à propos vous ramène !

CLOVIS.

Le succès à vos soins a-t-il correspondu ?

BATILDE.

Oui tout-à-fait , le Maire à vos vœux est rendu.

CLOVIS.

Seroit-il vrai ?

BATILDE.

Très-vrai , qu'il le dise lui-même.

ARCHAMBAUD.

Oui Sire, pardonnez à ma foiblesse extrême

Un projet que mon cœur n'adopta qu'un instant ,

Et dont vous me voyez confus & repentant.

CLOVIS.

Ah! Madame, comment pourrai-je reconnoître
Tout ce que je vous dois?

(*A Archambaud.*)

Viens, embrasse ton maître,
Archambaud, remets-toi, tache de recéler
Les pleurs que de tes yeux tes remords font couler.
J'aime à te pardonner, que rien ne t'embarrasse.

BATILDE.

De lui j'obtins encore une seconde grace,
Sire, qu'aucun ici ne devineroit pas.

CLOVIS.

Vous m'intriguez, Madame, achevez donc.

ARCHAMBAUD, *à part.*

Hélas !

BATILDE.

Vous ignorez d'Emma le rang & la naissance :

CLOVIS *regardant Emma.*

Son aspect seulement borne ma connoissance,

(*Emma fait une révérence au Roi.*)

Elle a porté des fers, c'est tout ce que j'en fais.

BATILDE.

Oui, Sire, elle a servi, mais ses chaînes jamais
N'ont avili le sang dont elle est descendue :
Malheureuse avec moi, fachez qu'elle est issue
D'un pere respectable & d'illustres ayeux
Qui tinrent dans le monde un état glorieux.

CLOVIS.

Je le crois, achevez, ce n'est point tout, Madame.

BATILDE.

Emma m'ayant fait part des secrets de son ame,
Et que pour Archambaud son cœur depuis long-tems
Renfermoit & cachoit de tendres sentimens,
Dans ce long entretien & cette conférence
Qui dura tout le tems qu'a duré votre absence,
Le Maire à mes desirs n'osant rien refuser,
Touché de son amour, consent à l'épouser.

EMMA.

Qui ! moi ! vous avez dit ? ah ! j'en rougis !

ARCHAMBAUD *à Emma.*

Madame,

Croyez que si j'avois pu lire dans votre ame
Les tendres sentimens que vous aviez pour moi,

Mon cœur depuis long-tems vous eut juré sa foi.

CLOVIS.

Ah ! jour cent fois heureux ! à jamais mémorable !
Je trouve dans Batilde une épouse adorable,
Qui d'un heureux hymen prévenant les effets,
Sait déjà s'affervir le cœur de mes sujets.
Allons donc assurer notre foi mutuelle,
Sur le trône, voyez l'hymen qui nous appelle,
Il va mettre le sceau, malgré tous les jaloux,
Au serment que j'ai fait d'être toujours à vous.

(*A Archambaud.*)

Puisqu'aux desirs d'Emma l'amour vous rend propice,
Suivez, & comme nous que l'hymen vous unisse;
Je souhaite ardemment que vous puissiez tous deux
Jouir ainsi que nous du sort le plus heureux.

RANULPHE.

Ce sont aussi mes vœux ; au bonheur de leur vie,
Mon cœur en ce moment ne porte plus d'envie,
Et loin qu'il soit encor de regrets combattu,
Il voit avec plaisir couronner la vertu.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

VU le Manuscrit intitulé *Batilde*, ou l'*Héroïsme de l'Amour*, Drame en cinq Actes & en Vers par Monsieur DYSEMBART DE LA FOSSARDRIE, j'en permets l'impression.
Fait à Tournay ce 22 de Juillet 1775.

DE BETTIGNIES.

Dysembart de la Fossardrie, ...

Batilde

Tournay 1775

P.o.gall. 676

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090827-1